Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerisches Recht = Revue de droit suisse = Rivista

di diritto svizzero = Revista da dretg svizzer : Halbband II. Referate und

Mitteilungen des SJV

Herausgeber: Schweizerischer Juristenverein

Band: 6 (1857)

Heft: 3

Rubrik: Rechtspflege [Fortsetzung]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mechtspflege.

II. Civilproces.

41. Conflict der Civil- und der Strafgerichtsbarkeit. Eadem causa?

Um 26. Fanuar 1855 vertauschten Raver Marmoud und Bernbard Löb in Freiburg ein Pferd und ein Rind unter gegenseitigem Berkicht auf Garantie für hauptfehler. Später ergab fich bei dem Rind, das Marmoud eingetauscht batte, der Rob und der Befiger verlangte auf die Nachweifung des Borhandenseins diefes Kehlers Erstattung des bezahlten Nachgeldes und Nückgabe des dagegen ver= tauschten Nindes sowie Schadensersatz. Das angegangene waadtländische Gericht in Avenches wies ihn (25. Jul. 1855) unter der Alternative ab, entweder das Rind zu behalten oder die Kosten (?) von Fr. 1402. 91. ju bezahlen, indem der erfolgte Bergicht der Alage entgegenstehe und ein solcher Verzicht in dem Concordat, dem Freiburg und Waadt beigetreten feien, vorbehalten, also bierrechtlich wirksam sei. Als nun Lob bei dem Freiburger-Rantons= gerichte für diesen Roftenbetrag die Execution gegen Marmoud verlangte, ward ihm diese gewährt, der Fall aber von Amtswegen an den Staatsrath und von diesem als Betrugshandlung an das correctionelle Gericht des Saanenbezirks gebracht, wo Marmoud als Civilparthei auf Entschädigung flagte, und Löb vergeblich geladen gu Fr. 60 und den Untersuchungsfoften und ju Erfat von Fr. 2000 an Marmoud, fowie feinen Auslagen mit Fr. 204. 55 verfällt ward. In dem lettern Urtheil findet fich feine Spur von dem Vorbandenfein eines frühern Urtheils.

Der Bundesrath hob aber das Freiburgerurtheil auf, ausgehend davon, daß das waadtländische Urtheil als endgültig erlassen und vom Kantonsgericht von Freiburg als exequirbar erklärt zu bestrachten sei.

Que dès lors, si les tribunaux fribourgeois étaient en droit,

dans l'intérêt de la sécurité publique, de condamner Bernard Löb, à une peine correctionnelle, pour introduction d'un cheval atteint d'une maladie contagieuse et partant pour contravention aux lois cantonales sur la police sanitaire, ces tribunaux n'étaient cependant par là nullement compétents pour r'ouvrir l'action civile définitivement jugée entre Löb et Marmoud et pour la soumettre à une nouvelle décision, cela d'autant moins: a) Que la prétendue fraude imputée à Löb a déjà été avancée par Marmoud comme fondement de la plainte dans le procès civil instruit à Avenches, et a fait l'objet des delibérations du tribunal; b) qu'un pareil procédé ne serait en réalité autre chose que la révision d'un jugement civil, prononcée par les tribunaux d'un autre canton.

Que dans les 2000 fr. de dommages-intérêts alloués à Marmoud les 1400 fr. que celui-ci doit acquitter à Löb, à teneur du jugement rendu à Avenches, s'y trouvent compris; que par conséquent l'arrêt du tribunal cantonal de Fribourg est contraire à l'art. 49 de la constitution fédérale en ce sens, qu'en prononçant à nouveau sur la même question litigieuse entre les mêmes parties, il révoque à son tour les effets du jugement définitif du 25 juillet 1855.

Spruch des Bundesrathes vom 12. November 1856. (Journal des tribunaux. 1857. p. 57 s.)

42. Schiedsgerichtsernennung. - "Partheien".

Der Vertrag der Gesellschafter der Firma Bovet frères in Fleurier vom 27. August 1848 enthält im Art. 9 die Bestimmung:

"Toutes les discussions qui pourraient survenir entre les associés pendant la durée de la société ou à sa liquidation, ne pourront jamais être portées devant les Tribunaux; elles seront soumises à des arbitres nommés par les associés; ces arbitres, au nombre de trois ou de cinq, jugeront définitivement et sans appel toutes les questions qui leur seront soumises. Si l'un ou l'autre des associés refusait pendant un mois de nommer son arbitre, il sera présenté requête au Tribunal de première instance à Môtiers, pour que cette nomination ait lieu par le Président."

Die Erben von Ed. Bovet, in Streit gerathen mit den übrigen 4 Gesellschaftern, beriefen sich auf diese Bestimmung, um sie zu Aufstellung eines oder zweier Schiedsrichter zu vermögen, welchen sie, Ed. Bovet Erben, zwei Nichter ihrer Wahl an die Seite stellen würden. Die Belangten, einig damit, daß fünf Nichter erwählt werden sollten, legten den Art. 9 dahin aus, sie, die einzelnen Geschafter, haben je einen Schiedsrichter zu ernennen, sie, die Belangten, also vier, und darum Ed. Bovet Erben ihrerseits nur einen, den fünften.

Die beiden Inftangen nahmen die erftere Auslegung an:

Considérant qu'il n'y a que deux parties en cause: d'une part, les hoirs d'Edouard Bovet, et, d'autre part, les quatre associés Bovet ou leurs ayants droit;

Considérant enfin qu'à défaut de stipulations contraires qui n'existent point dans le traité qu'invoquent les deux parties, leurs droits pour la nomination de leurs arbitres doivent être les mêmes pour chacune d'elles, sans que l'une puisse en nommer quatre pour ne laisser à l'autre que le choix du cinquième.

Spruch des Bezirksgerichts von Traversthal vom 17. Jul. 1852 und des Appellationsgerichts von Reuenburg vom 3. August 1852.

(Recueil des arrêts II. 239 s.)

43. Handelsgerichts Competen z. — Rélation «commerciale».

Am 21. April 1850 unterzeichneten François Chaignat, Landmann, und Stephan Stevran, Einzüger, beide als Schuldner mit zwei Bürgen, ebenfalls Landleuten, zu Gunsten des Hrn. Joseph Seuret für ein Gelddarleihen ein Billet, das dieser dem Banquier Choulet in Pruntrut indossirte. Bei Verfallzeit lud dieser die Schuldner vor das Handelsgericht.

Das Obergericht, an welches die Sache gelangte, entschied gegen beffen Competen, mit Rucksicht darauf,

que le billet dont s'agit a pour cause un simple prêt d'argent, que si entre Seuret et Choulet les relations qui naissent de cet endossement étaient commercialés, cet acte purément facultatif de la part de Seuret, et auquel les défendeurs sont étrangers, n'a pas pu avoir pour effet de soustraire à la juridiction ordinaire les relations qui existaient entre les défendeurs et Seuret, et que de son côté ce dernier n'a pas pu transmettre sous ce rappor t à Choulet d'autres droits vis-à-vis des défendeurs, que ceux qui lui compétaient à lui-même,

que si même il existait des doutes ils devraient, d'après les principes, s'interpréter en faveur de la juridiction ordinaire et contre la juridiction commerciale qui est d'exception.

Dasselbe Obergericht entschied später gegentheilig in folgen-

Jean Baptift Froidevaux, Landmann, hatte von Jacques Constant Boilat Grundstücke gekauft und zu Tilgung des Kaufpreises unter Anderm eine Schuld des Verkäufers an Müller Clement Paupe in Souben im Vetrag von Fr. 3104. 65 übernommen. Als Froidevaux diesen nicht bezahlte, übernahm Vanquier Choulet in Prunstrut diese Forderung des Voilat seinerseits zu tilgen und ließ sich

dagegen vom frühern Uebernehmer ein Billet für Fr. 3104. 65 ausstellen, das der Inhaber an Banquier Bunot indossirte, der bei Berfallzeit den Froidevaux nach zuvor erhobenem Protest handels= gerichtlich zur Zahlung anhalten ließ.

Das Dbergericht führte als feine nunmehrigen Grunde an:

que bien que le billet à ordre en question ne portait primitivement que la signature d'un individu non-négociant, celle d'un individu négociant, M. Choulet, fut ajoutée par cession de la première, de sorte que ledit billet, lorsqu'il parvint entre les mains de M. Bunot porta les signatures d'un individu négociant et d'un individu non-négociant;

que la signature d'un seul individu negociant suffit pour établir la compétence du tribunal de commerce;

que la loi (art. 637 du Code de commerce) ne fait dans le terme "des signatures d'individus négociants" aucune différence entre le tireur et l'endosseur.

Spruche des Dbergerichts Bern vom 9. Märg 1851 und 18. Auguft 1854.

([Berner] Zeitschrift für vaterländisches Recht. 1856. S. 186 f.)

44. Eigenthumsklage. - Gegenstand.

Die Gemeinde Locle hatte die Klage gegen Buagneux eingebracht: derfelbe habe sich in den Grenzen und Marken zu halten, welche in dem Kaufact vom 2. Februar 1850 bezeichnet seien, vermöge dessen er Eigenthümer seiner Grundstücke geworden sei, er habe sich daher aller Eigenthumshandlungen auf andere als seine eigenen Grundstücke zu enthalten, indem die klägerische Genossenschaft alle ihr möglicherweise zuständigen Rechte darauf vorzunehmen sich für fähig halte, namentlich aber habe Beslagter anzuerkennen, daß er sich aller Ansprüche enthalten müsse, welche er aus dem regierungsräthlichen Concessionsacte vom 5. April 1847 ableiten könnte. Freiwillig anerkannte der Beslagte, er werde von dieser Concession keinen Gebrauch machen, "bis über das Eigenthum am streitigen Erdreich entschieden sei."

Die erfte Inftang nahm an, im Gegenfat mit dem Beklagten, der die Klage als unbestimmt und darum gesehwidrig erklärte, weil sie ihm nicht möglich mache, sich dagegen genügend zu verantworten:

que d'après la première conclusion de la demande, le défendeur est requis de se tenir dans les limites et indications contenues dans son acte du 2 février 1836; il est constant que la demande a un objet réel, la propriété d'une parcelle de terrain;

Sur la seconde: que le défendeur, au moyen de son acte, peut

établir l'étendue réelle de sa propriété, et qu'il dépendait de lui de formuler sa réponse de manière à faire reconnaître ses droits;

Sur la troisième: que la coutume n'établit pas la forme en laquelle une demande doit être intentée; que l'article 2 de la Loi de 1700 exige seulement que les demandes soient claires et simplesce qui est trouvé tel dans ce cas.

Anders die zweite Instanz, soweit

que la demande formée par la Communauté de ... est, au fond, une action au pétitoire;

que l'action au pétitoire, ayant pour objet des droits réels, constitue une demande en revendication de la propriété d'un fonds ou d'un droit sur fonds;

que toute partie qui forme une demande en revendication de propriété est tenue, pour se conformer aux règles coûtumières de la procédure, de préciser, avant de la restreindre, l'objet, la nature, l'étendue de la revendication;

dans l'espèce, que la demande, dans les termes dans lesquels elle a été restreinte, ne renferme pas les éléments propres à permettre au défendeur d'apprécier l'objet précis, la nature et l'étendue d'une revendication éventuelle et indéterminée.

> Spruch des Distriktsgerichts Locle vom 8. Jan. und der zweiten Justanz vom 8. Febr. 1850. (Recueil des arrêts I. 226 s.)

45. Klagaufforderung. — Zureichende Gründe.

Als in der letterwähnten Eigenthumsfrage der damalige Kläger feine weitern Schritte zu einem petitorischen Verfahren mehr that, trat nun der bisherige Beklagte gegen ihn mit dem Begehren auf, er möge seine Eigenthums-Ansprüche auf sein behauptetes Eigenthum begründen oder die regierungsräthliche Concession vom 5. April 1847 nicht weiter in ihrer Wirksamkeit hemmen, sondern gelten lassen, Alles binnen 2 Monaten, ansonst diese Wirksamkeit von selbst eintreten solle. Die Gemeinde Locle anerkannte aber keinerlei Pflicht zu Wiederaufnahme des petitorischen Verfahrens ihrerseits.

In wesentlicher Uebereinstimmung mit der ersten Instanz nahm auch wirklich die zweite an,

que les lois et coutumes, en matière de procédure, ont déterminé les cas dans lesquels une partie peut être tenue à se constituer demanderesse dans un délai déterminé ou à subir les effets légaux d'une non-intervention en cette qualité;

que l'action ouverte par le demandeur, abstraction faite d'actes antérieurs, ne revêt point les caractères d'une action de cette nature; Qu'en conséquence elle ne pourrait être admise par le juge que dans le cas où il résulterait des actes et documents introduits en procédure ou indiqués pour accompagner celle-ci en tout état de cause, que la partie défenderesse a pris un engagement formel di'ntenter l'action en revendication de propriété au demandeur actuel, ou que cette obligation résulterait des arrêts rendus par le pouvoir administratif, à la requête des parties, ou des sentences souveraines intervenues à la suite des procédures instruites par elles;

que, ni dans les requêtes présentées au Conseil d'Etat, ni dans les actes subséquents des procédures déjà instruites, la Communauté du Locle n'a pris l'engagement d'agir en revendication dans un délai déterminé;

que les arrêts du pouvoir administratif, non plus que les sentences souveraines intervenues, n'ont imposé cette obligation à la partie actuellement défenderesse; que le lien de droit formé entre parties, par les actes qui ont précédé l'intervention des Tribunaux, a eu pour effet tant seulement de conserver à la Communauté du Locle la qualité nécessaire pour intervenir, qualité qui lui avait été reconnue devant le pouvoir administratif et qu'une exception préjudicielle ne pouvait plus faire méconnaître.

Spruch des Civilgerichtes Locle vom 10. September und der zweiten Infanz vom 8. October 1850.

(Recueil des arrêts II. 21 s.)

46. Einrede. «Fins de non recevoir.»

C. P. Collier hat einen Miethvertrag über die Gastwirthschaft zur Krone mit P. Darbre am 1. September 1851 erneuert. Derselbe sollte mit 23. April 1852 seinen Anfang nehmen. Am 12. December 1851 flagt er aber auf Aufhebung in Folge des seither gegen Darbre erlassenen Verbote, Wein zu schenken, welches seiner Wirthschaft Nachtheil brächte.

Darbre bestritt einfach (répondit par une négative pure et simple) mit Beifügungen jedoch, aus welchen später sich die Beshauptung würde weiter haben ableiten lassen, die Aushebung lasse sich deshalb nicht verantworten, weil der Bertrag noch nicht seinen Ansang genommen habe und erst mit 23. April nächstfünftig in Kraft treten solle.

Der Kläger beantragte Streichung dieser Beifügungen, da selbige nicht mehr blos Bestreitung seien, sondern eine fin de non recevoir bilden. Der Beflagte wollte aber diesen Sinn nicht darin finden, vielmehr soll damit nur dargethan werden, daß Kläger nicht bewiesen habe, was ihm obgelegen hätte, zu beweisen.

Die zweite Inftang giebt mit der erften dem Rlager Recht, und entwidelt dief folgendermagen:

Considérant que la demande en retranchement est fondée sur la circonstance que les passages indiqués constituent une fin de non-recevoir, une exception préjudicielle, qui aurait pour conséquence d'autoriser le défendeur à justifier que l'action qui lui est intentée est prématurée, et qu'il ne peut être contraint à consentir la rupture d'un bail qui n'a pas commencé à recevoir d'exécution et qui ne doit déployer ses effets qu'à dater du 23 avril 1852;

considérant que, dans l'espèce, la négative du défendeur comparée avec les termes de la demande qui forme la base du procès, ne peut avoir d'autre conséquence que celle de nier: que lui, défendeur, soit tenu à la rupture du bail souscrit le 1. septembre 1851;

que, dans ses exceptions, il peut combattre les preuves fournies par la traite du demandeur dans les limites de la cause, et spécialement dans celles de la négative;

qu'après avoir opposé une négative pure et simple, le défendeur ne peut, dans ses exceptions, et alors que le demandeur a restreint sa traite, ajouter à cette négative des expressions qui l'autoriseraient à prouver ensuite que le demandeur n'est point en droit de demander non-seulement la rupture du bail, mais encore, ainsi que s'exprime le défendeur lui-même, la rupture d'un buil qui ne doit déployer ses effets qu'à dater du 23 avril 1852;

que cette extension, ainsi expliquée et soufferte dans les exceptions, permettrait évidemment au défendeur de prouver ensuite qu'à supposer même que les faits établis par le demandeur fussent suffisants pour faire prononcer la rupture d'un bail, ces mêmes faits ne justifieraient point que la rupture pût atteindre un bail qui n'a pas commencé.

Considérant qu'en conséquence les phrases dont le retranchement est demandé, constituent une véritable fin de non recevoir.

Die erfte hatte einfacher ausgesprochen

qu'il résulte des développements donnés par le défendeur à ses exceptions, dans les passages désignés, qu'il n'est pas resté complètement dans la négative de laquelle, à rigueur de principe, il ne pouvait sortir;

considérant que la marche de notre procédure est rigoureuse, et que l'on ne peut y porter la moindre atteinte sans l'entacher d'irrégularités et sans compromettre plus ou moins les intérêts de l'une des parties en cause,

attendu que la pratique judiciaire est positive et constante sur la matière.*)

Urtheil des Civilgerichts Locle vom 2. April 1852 und des Appellationsgerichts von Neuenburg vom 10. April gl. J. (Recueil des arrêts II. 246 s.)

^{*)} Rach gleichen Grundfagen ift der früher mitgetheilte Spruch

47. Einrede. «Fins de non recevoir».

Der Bormund von L. A. Pingoud begehrte vor Gericht Anerfennung derselben als legitimirtes Kind des Ami Alexandre Juvet, und Eintritt desselben in alle Familien- und Gemeinderechte des Vaters und was damit zusammenhieng. Als Belege brachte die

in Sachen Patllard c. Monnen zu erläutern (Band III. (Rechtspflege.) 140 f.) — Da diese Fälle auf eine Regel des Neuenburger Procesprechtes Rücksicht nehmen, die unserer bekannten Eventualmagime zuwiderläuft, so mag hier eine Erläuterung aus kundiger Hand manchem Leser willsommen sein.

On peut dire que lorsqu'on comprend bien ce que c'est qu'une fin de non recevoir, on a vaincu toutes les difficultés de notre procédure.

Nous avons deux systèmes de procédure. La procédure dans les faillites et en cas de saisie est en quatre debattues, système rationnel et facile à comprendre. — Mais cette procédure est exceptionnelle et voici à grands traits notre procédure ordinaire. Le demandeur produit sa demande et les pièces à l'appui. Le défendeur ne peut pas, dans la procédure ordinaire, cumuler ses moyens de réponse, il a trois voies à suivre.

- 1. Opposer à la demande les exceptions préjudicielles, exceptions déclinatoire dilatoire ou de litis pendence, ou encore la fin de non procéder c'est à dire une exception tirée de ce que le demandeur a mal procédé en manquant aux formes préscrites par les règles de procédure; ainsi lorsque le demandeur n'a pas observé les délais légaux, lorsqu'il na pas déposé des pièces qui auraient du être déposées, lorsqu'il n'a pas remis au défendeur les copies ordonnées par la loi.
- 2. Après que les exceptions préjudicielles ou les fins de non procéder opposées par le défendeur ont été écartées et règlées (si toutefois il y avait lieu d'en présenter) le défendeur peut opposer à la demande ses fins de non recevoir, c'est-à-dire les exceptions péremptoires qu'il peut opposer à la demande: ainsi l'exception de la préscription, de la chose jugée, de la compensation, du payement, du dol, de la violence. Par exemple on me demande dix mille francs en vertu de pièces que l'on produit, je réponds qu'on m'a donné quittance, qu'il y a préscription, qu'il a été fait compensation, et je fournis la preuve de ces fins de non recevoir; l'admission par le juge des fins de non recevoir emporte que la demande est rejetée et déclarée mal fondée tandis que l'admission de fins de non procéder n'a pas nécessairement cette conséquence.
- 3. La troisième réponse que peut faire le défendeur c'est de porter négative à la demande. On me demande dix mille francs.

Alägerin Geburtsscheine, Beweis nachfolgender She des Vaters mit der Mutter des Kindes, die Anerkennung des Vaters hinsicht-lich des Kindes, und den Schriftenwechsel zwischen Neuenburg und Waadt. In der Bestreitung verneinte die als Gegner auftretende Gemeinde einfach den Klaggrund und verband damit eine Anzahl factischer Behauptungen, deren Vermischung mit der Negation ebensfalls als unzulässig vom Kläger angesochten wurde.

Auch das Gericht fand

que ce que la défenderesse a dit de la contrainte à Iaquelle aurait cédé Ami-Alexandre Juvet, en faisant sa reconnaissance de paternité, forme un moyen péremptoire;

que les allégués suivants ont aussi le caractère de moyens péremptoires, savoir, que des jugements ont adjugé la paternité de l'enfant Pingoud à sa mère, que la reconnaissance de paternité faite par Juvet a été obtenue devant un juge incompétent; que cette reconnaissance n'a pas été faite dans le moment opportun, c'est-à-dire, lors de la célébration du mariage du père et de la mère de l'enfant, et que cet enfant a été baptisé comme enfant naturel de sa mère sans reconnaissance du père;

qu'en soutenant que le demandeur avait l'obligation de prouver que sa pupille est fille d'Ami-Alexandre Juvet, en soutenant qu'il n'a point administré cette preuve, et que dés là sa demande est non recevable; en soutenant que la reconnaissance de paternité et le consentement à la légitimation en date du 4 juillet 1851, formant l'un des fondements de la demande est un acte sans valeur et conséquemment nul, enfin, en soutenant que cet acte est réprouvé et

Je nie les devoir. Le demandeur cherche à prouver que je dois, et le juge examine si cette preuve a été fournie. Avant que le jugement soit rendu le défendeur discute dans une pièce de procédure qui s'appelle exception si le demandeur a réellement fourni la preuve qu'il devait fournir. Or dans cette pièce le défendeur doit strictement se borner à examiner ce point: le demandeur a-t-il prouvé ce qu'il devait prouver. Mais il ne lui est pas permis de sortir de là et d'introduire dans ses exceptions des fins de non recevoir.

On ne peut pas dans notre procédure ordinaire cumuler tous ces moyens de défense. Il faut présenter d'abord les exceptions préjudicielles s'il en existe, présenter ensuite les exceptions peremptoires ou fins de non recevoir s'il en existe, et si le défendeur a succombé dans les exceptions préjudicielles et dans les fins de non recevoir, il peut encore nier ce qu'on lui demande et ne succombe que si le demandeur prouve qu'on lui doit réellement.

anéanti par la Loi sur les enfants naturels promulguée en 1849, la défenderesse sort des limites posées par la demande et sa négative; car, par la demande, il n'a pas été conclu à une reconnaissance de paternité;

enfin que les passages d'exceptions dont le retranchement est demandé, forment des moyens que la défenderesse pouvait tous faire valoir en répondant autrement que par la négative, tandis que le demandeur serait privé de la faculté de les combattre si on les laissait subsister dans les exceptions.

Die obere Inftang fand ebenfalls:

que ces passages n'ont pas pour objet tant seulement de justifier que le demandeur n'a pas prouvé ce que la négative l'obligeait à établir, à savoir: que Louise-Adèle Pingoud ait été légitimée par le mariage subséquent de ses père et mère;

que si la partie des exceptions dont le retranchement est demandé était maintenu, la communauté défenderesse pourrait être admise à prétendre et à justifier que la demande est non recevable attendu que la reconnaissance de paternité aurait eu lieu à une époque et sous l'empire d'une législation qui la rendait sans effet juridique;

qu'un pareil moyen est et doit être envisagé comme une fin de non recevoir, une exception péremptoire que la partie défenderesse est tenue d'opposer dans la forme préscrite par la pratique judiciaire;

que dans l'espèce, la partie défenderesse avait été mise en demeure de choisir le terrain de son opposition par la partie actrice qui avait annexé, à sa demande même, les pièces qu'elle envisageait comme devant servir à l'appuyer;

qu'en conséquence, la communauté de Buttes, défenderesse, avait le choix de la former à donner à sa réponse.

Spruch des Civilgerichtes von Val de Tra vers vom 21. März 1853 und des Appellationsgerichtes von Neuenburg vom 6. Juni gl. B. (Recueil des arrêts III. 47 s.)

48. Einrede. Res judicata. Rechtsfraft der Motive.

Seidenfabrifant Mütschi begehrt Inhibition eines Baus gegen seinen Nachbar Schumacher, Schlosser im Zeltweg, we il dieser Bau nicht 5 Schuh von seinem Eigenthum entsernt sei. Am 7. Juni 1855 erklärte hierauf das Obergericht die Inhibition als begründet. Es kam dabei ein Plätchen zur Sprache, von dem Schumacher bestritt, daß es ursprünglich, als zu einem Fahrweg gehörig, auch in einen Kausvertrag vom 7. Nov. 1845 inbegriffen gewesen sei. Den betreffenden Beweis, den das Obergericht dem Nütschi auslegte,

daß es im Vertrag gemeint und mitverkauft war, erklärte dieses als geführt, obwohl im Kaufbrief vom gen. Datum aus Unge-nauigkeit dieses Areal nicht erwähnt war.

Die Nevision von diesem Spruche murde vom Dbergerichte am 10. November 1855 abgewiesen.

Später trat nun Schumacher als Vindicationsfläger in Betreff dieses gleichen Areals auf; Autschi ftellte die exceptio rei judicatæ.

Das Dbergericht gab ihm Recht, indem, wenn auch allerdinas das Rechtsverhältniß, über welches in dem durch jenes Urtheil erlediaten Prozesse der gerichtliche Entscheid zunächst angerufen murde, das Baurecht des Klagers mar und das Difpositiv des Urtheils junächst hierauf sich bezieht, aus den Erwägungen des betreffenden Urtheils mit vollftandiger Gewigheit hervorgeht, dag die durch das Urtheil verfügte Gutheißung der Ginsprache gegen die Baute nur defibalb erfannt murde, weil aus den in dem Urtheil näher entwidelten Grunden die ebenfalle freitig gewordene Brajudicialfrage, ob Alager oder Beflagter Eigenthumer des jest von Alager vindieirten Blatchens fei, ju Gunffen des Beklagten entschieden murde und dieses Gigenthum des Beflagten einen der mehreren gegen die Baute von ihm erhobenen Ginfprachegrunde rechtfertigte, nun aber die Rechtskraft eines Urtheiles, wie dieß auch von dieffeitiger Stelle geffüht auf die Unfichten der bemährteffen Schriftsteller (Saviann, Snftem des Römischen Rechtes Bd. 6, S. 350 ff.; Baper, Civilprozeß, 7te Auflage, S. 256.) bereite ofter ausgesprochen morden ift (fiebe g. B Urtheil in Sachen Sofmann c. Fenner, Schauberg, Beitschrift, Bd. I. S. 272) nicht ausschließlich blos auf den in dem Dispositiv des Urtheils enthaltenen Enischeid über das junachft geltend gemachte Rlagbegehren zu beziehen ift, sondern auch auf diejenigen freitig gewordenen Rechtsverhaltniffe fich erfreckt, über welche der Richter, um ju dem Endresultate ju gelangen, noth= wendig mit entscheiden mußte und, wie wenn auch nicht aus dem Disvositive doch wenigstens aus der Motivirung des Urtheils ber= vorgeht, wirklich entschieden und fein Endurtheil bierauf geftubt hat, deren Entscheid somit ein integrirender Theil des Urtheils geworden ift, wie denn auch einleuchtet, daß insofern der felbifffandige Entscheid über das Rechtsverhältnig, das in einem frühern Brozesse unter denfelben Parteien Prajudicialpunkt gewesen ift, in einem andern Sinne ausfallen follte, als in dem frubern Urtheile, ein totaler Widerspruch zweier gerichtlicher Urtheile über dieselbe Frage unter denfelben Parteien vorliegen murde, der nur durch Revision beseitigt werden fonnte; -

3. daß zu Geltendmachung der Nechtsfraft in diesem erweiterten Sinne allerdings Gewißheit darüber erforderlich wird, nicht nur, daß die Parteien über den fraglichen Punkt verhandelt und Ge-

legenheit gehabt haben, ihre gegenseitigen Behauptungen vorzubringen und im Falle der Bestreitung erheblicher Thatsachen die erforderlichen Beweise zu leisten, sondern auch daß der Nichter über den fraglichen Punkt hat entscheiden wollen, daß er auf diesen Entscheid sein Urtheil gestüßt hat und daß auch die Möglichkeit wenigstens vorhanden war, über den fraglichen Punkt gleich wie über das zunächst gestellte Klagbegehren ein zweitinstanzliches Urtheil zu verlangen.

Urtheil des Obergerichtes von Zürich vom 25. März 1856. (Directe Mittheilung.)

49. Urkundenbeweis. Bestreitung der Unterschrift oder Kälschungsklage?

henry Bourquin flagte vor dem Friedensrichter auf Bezahlung von Fr. 280 gegen F. L. Fatton vermöge Billets vom 3. September 1847, unterzeichnet von Julie geb. Landry, die Fatton beerbt hatte. Fatton bestritt die Unterschrift, und der Friedensrichter wies die Sache an das Districtgericht. Dort wiederholte sich dasselbe. Fatton glaubte dadurch dem Kläger den Beweis der Nechtheit aufzudringen. Dieser hielt sich aber dazu nicht für verpflichtet.

Beide Inftangen gaben dem Kläger Recht, die zweite in Be-

que le citoyen Bourquin, demandeur au fond, est porteur d'un acte signé; que, quels que soient les motifs qui ont pu engager le citoyen Fatton à déclarer qu'il ne reconnaissait pas la signature de sa mère apposée au pied du titre, sa réponse ne peut être envisagée, en ce qui touche la forme de procédure, que comme ayant tous les caractères d'une inscription en faux;

que d'après la législation de l'Etat, celui qui s'inscrit en faux autorise le demandeur au fond à devenir défendeur incidentel et à contraindre par la négative sa contre-partie à faire la preuve de ses moyens.

Spruch des Civilgerichts von Bal Travers vom 17. Jan. 1853 und des Appellationsgerichts von Neuenburg vom 4. April gl. J. (Recueil des arrêts III. 5 s.)

50. Geständniß. Untheilbarkeit.

J. S. Bovan und N. M. Cottier belangen die Wittwe Rollier um Fr. 28 Miethzins Die Beflagte anerkennt den Vertrag und den Betrag, behauptet aber, jedoch ohne Beweis, sofortige Vorabzahlung von Fr. 20, welche Kläger bestritten. — Der Richter erster Instanz verfällte die Beflagte zu Bezahlung, falls sie nicht die Bezahlung beweise.

Das Caffationsgericht erflärte aber das Befet als verlett,

Considérant que dans cette position où les demandeurs n'ont prouvé que par l'aveu de la partie, cet aveu ne pouvait être séparé de la déclaration qui l'accompagne et qui fait un tout avec elle, ensorte qu'il est constaté seulement ce point, savoir, que la veuve Rollier a dû 28 fr. 98 c, et qu'elle a payé 20 fr. à compte.

Vu les art. 972 et 1008 du code civil.

Attendu que l'aveu ne peut être divisé contre celui qui l'a fait, s'il n'est intervenu preuve de l'obligation indépendamment de son aveu.

Urtheil des Cassationsgerichts von Waadt vom 10. Juli 1856. (Journal des tribunaux. 1856. p. 301 s.)

51. Appellation. «Se pourvoir».

In dem zwischen Parteien waltenden Rechtsftreite fällte der Gerichtsprässdent von Pruntrut in der Audienz vom 24 August 1854 ein Incidentalurtheil, durch welches er den Betlagten Erard mit den Schlüssen seiner angebrachten Exception abwies und zu den daherigen Kosten verfällte. Ueber den weitern Vorgang sieht im Protofoll Folgendes:

"Immédiatement après le prononcé de ce jugement Mr. Cuénat, pour le défendeur, a déclaré se pourvoir contre les décisions prises par le juge.

"Le 30 même mois le sieur Crelier, étudiant en droit, a remis au juge, au nom de l'appellant, le dossier et les droits d'appel."

Am oberinstanzlichen Termine stellte der gegnerische Fürsprecher Namens der intimaten Partei, den Antrag auf Verschließung des Forum, unter Kostenfolge.

Diesem Gesuch trat das Obergericht bei

Considérant: 1) que le sieur Erard a simplement déclaré se pourvoir contre les décisions prises par le juge de Porrentruy à son audience du 24 août 1854;

- 2) que cependant la loi admet plusieurs moyens de pourvoi à l'encontre de jugements, que dès-lors il ne ressort point de la déclaration faite, de quel moyen de pourvoi le sieur Erard entendait faire usage;
- 3) qu'ainsi le terme "se pourvoir" n'équivaut pas une déclaration d'appel, telle que l'exige la loi (art. 342 du Code de procédure civil bernois);
- 4) que conséquemment le délai légal pour interjeter appel est expiré sans qu'aucune partie en ait fait usage.

Spruch des Obergerichts Bern vom 3. Mai 1855, ([Berner] Zeitschrift für voterl. Necht. 1855. S. 373 f.)

52. Arrest neben Bürgschaft.

Niclaus Joß wirfte gegen seinen Schuldner F. Würsten am 15. März 1854 vor dem Nichteramt Simmenthal zu Deckung einer Forderung von Fr. 521. 62 einen Arrest auf 18 Säcke Mehl, im Werth von Fr. 405. — aus, das der Schuldner durch den Fuhrmann Hauswirth zum Brodhäuse bringen ließ. Dieser war zuvor ausgesfordert worden, für Würsten Sicherheit oder Zahlung zu leisten. Zur Unterstützung brachte Joß vor, er habe bei Betreibung des Schuldners Pfänder ausheben wollen, dieser sich aber darauf zahlungsunfähig erklärt und somit sei Gesahr vorhanden, auf dem ordentlichen Rechtsweg nicht zur Bezahlung zu kommen. Würsten behauptete Uebereinkunft mit Joß über Terminzahlungen und Bürgsschaftsbestellung. Erstere anerkannte Kläger, jedoch nicht als binz dend, und letzere erachtete es als nicht hinderlich.

Das Obergericht nahm den Arreft als recht gelegt an, da

— procedürlichermaßen der Schuldner bei der Vollziehung des Arrestes nicht anwesend war, übrigens an dessen Beauftragten, den Fuhrmann — eine Aufforderung (zu Zahlung oder Sicherheitseleistung) ergangen und fruchtlos geblieben ist und auf die — Absforderung von Pfändern der Schuldner sich zahlungsunfähig erstlärt hat;

der Einwurf des Beklagten, es sei die eingeklagte Forderung zur Zeit der Arrestanregung nicht zahlungsfällig gewesen — unerheblich erscheint, weil nach S. 612 B. B. auch für nicht zahlfällige Forderungen das Arrestverfahren eingeleitet werden kann — durch den Umstand, daß für die eingeklagte Forderung sich zwei Bürgen verpslichtet haben, das Arrestverfahren keineswegs ausgeschlossen ist.

Spruch des Obergerichtes Bern vom 29. September 1854. ([Berner] Zeitschrift für vaterländisches Recht. 1856.

S. 75 f.)

53. Arreft. Gegenstand.

Fr. Perrochet hatte auf die Effecten von Adele Roggen, seiner Ladendienerin, bei dem Friedensrichter einen Arrest ausgewirft und sie nach der üblichen Publication (durch das Amtsblatt) verkaufen lassen. Der Erlös deckte die Forderung nicht, die aus Beschädigungen entstanden war, welche jene während ihrer Dienstzeit ihm zugefügt hatte. Vorher schon hatte zu Verhütung der Einleitung eines Eriminalversahrens der Bater der Schuldnerin dem Kläger ein Billet, auf 6 Monate zahlbar, ausgestellt, worin er den Schaden mit Bestimmung einer festen Zahl zu ersehen verspricht. Als Adèle Roggen für die Effesten den Perrochet mit Vindication belangte, sehte dieser die Einwendung der abgeurtheilten Sache entgegen,

diese ihm, des Baters Zahlungsversprechen gehe sie nicht an, ebenso dieses die Effetten nicht. Die Anzeige von ihrer bevorstehenden Veräußerung an den Vater berühre sie nicht.

Das Civilgericht Locle gab der Klägerin Recht, in Betracht que ces garanties (la vente des effets) n'avaient point été stipulées et que l'échéance du paiement avait encore près de six mois à courir, et qu'ainsi le créancier n'avait pas le droit, de son propre fait, de changer la nature de son titre;

que les fins de non-recevoir n'établissent pas que les effets vendus pour garantie du paiement du dit billet soient identiquement ceux que la demanderesse réclame;

que le billet en vertu duquel la barre a été opérée était souscrit par le père Roggen, et que la saisie a porté sur des effets qui appartenaient à sa fille; que Roggen et sa fille demeuraient près Morat; que le domicile du père, du moins, était connu du citoyen Perrochet, et qu'il devait être recherché rière son domicile, si l'on avait quelque chose à lui réclamer;

que tout ce qui est relatif à la saisie et à la vente des effets de Adèle Roggen a été fait d'une manière irrégulière, vu que sans engagement de sa part, ses biens ont servi à payer une dette de son père.

Die zweite Inftang entwidelt dagegen,

que les termes mêmes dans lesquels le billet du 18 mars 1852 a été stipulé, justifient que Samuel Roggen contractait bien réellement au nom et comme garant de sa fille;

que le juge civil, appelé à apprécier une demande de la nature de celle qui a été formée par Adèle Roggen, ne peut pas faire abstraction du sens et de la portée des faits qui l'ont précédée, pour n'envisager les conclusions de cette demande qu'au point de vue des formes strictes qui doivent être observées entre un créancier et un débiteur placés dans les conditions ordinaires prévues par les lois de poursuites;

que la procédure renferme tous les éléments nécessaires pour justifier qu'Adèle Roggen a causé un dommage appréciable au défendeur;

que la réparation de ce dommage incombait à la demanderesse; qu'ainsi Samuel Roggen n'intervenait bien réellement qu'au nom de sa fille et, en quelque sorte, comme répondant de sa conduite et de sa fidélité; que, dans ces circonstances, le juge de paix de la Chaux-de-Fonds a pu valablement permettre le séquestre des objets appartenant à la demanderesse;

que celle-ci, mise en demeure, par la publication insérée dans les nos 43, 44 et 45 de la Feuille officielle de l'année 1852, n'a fait Zeitschrift s. schriz. Recht VI. 2. (3) 8

aucune démarche pour s'opposer aux conséquences de cette saisie et de l'investiture juridique qui en a été obtenue le 11 novembre 1852;

que, dans ses circonstances, et en s'appuyant tout particulièrement sur les faits qui ont provoqué le départ d'Adèle Roggen, le juge ne peut pas déclarer que l'intervention de Samuel Roggen interdisait au défendeur le droit de se nantir éventuellement du gage qu'il détenait, pourvu que sa valeur ne fit pas double emploi.

Spruch des Civilgerichts Chauxdefonds vom 25. Fuli 1854 und des Appellationsgerichts von Neuenburg vom 30. Oct. gl. J. (Recueil des arrêts III. 234 s.)

54. Schuldbetreibung der Chefrau gegen ihren Chemann. ratio legis.

Frau Luginbubl geschiedene Kuhn hatte zufolge Scheidungsuetheils eine Entschädigung von Fr. 317 an den geschiedenen Chemann zu fordern und betrieb diesen. Bei der Warnung vor dem Auffallsruf verlangte der Chemann Rechtsstellung, gestützt auf §. 161 des privatrechtlichen Gesethbuches:

"Der Chemann darf von der Frau und ihren Nechtsnachfolgern niemals aus der Weiberguts-Forderung noch aus andern während oder in Folge des ehelichen Verhältnisses entstandenen Forderungen bis zum Auffall getrieben werden."

Es ergab fich die Frage, ob diefe Bestimmung auch anwendbar fei auf die Entschädigungsforderung aus Scheidung?

Die Mehrheit des Dbergerichts bejaht es, indem

gegen die Beschränfung des § 161 auf das Berhältnig der Frau ju ihrem Chemanne mahrend des Beffebens der Che oder auf dasjenige ihres Rechtsnachfolgers mahrend der Dauer der lettern oder nach ihrer Auflösung durch den Tod der Chefrau doch die gang allgemeine Raffung des Gefetes fpricht, welche, da fie feinerlei Be-Schränfungen oder Ausnahmen enthält, eber darauf hinmeist, daß es in der Absicht des Gefengebers gelegen habe, ju bestimmen, daß für die Weiberguts- oder andere Forderungen, deren Entftehungsgrund das eheliche Berhaltnig mar, der Chemann überall nicht jum Auffall getrieben werden folle, indem für diese Auffaffung auch der Umftand fpricht, daß hiebei nicht allein das perfonliche Bietatsverbaltniß des Betreibenden ju dem Betriebenen maggebend mar, ba ja ausdrücklich auch dem Rechtsnachfolger der Frau, welcher moglicher Beife in gar feinem perfonlichen Berhaltniffe ju dem Chemann fieht, das Recht, jum Concurse ju treiben, entzogen ift, vielmehr neben den angeführten perfonlichen Begiehungen gwischen Creditor und Debitor in gleicher Weise auch die objective Matur folder Forderungen als Grund der Ausschliegung der Betreibung jum Concurse angesehen murde, diese aber durch die Scheidung sich nicht ändert, und die ja mit Bezug auf eigentliche Weibergutsforderungen in § 1945 des privatrechtlichen Gesethuches auch noch in anderer Weise, wo ein persönliches Verhältniß der angedeuteten Art ebenfalls nicht immer besteht, besondere Verücksichtigung gestunden hat.*)

Bescheid des Obergerichtes vom 26. April 1856. (Schauberg Zeitschrift III. S. 65 f.)

*) Ein beigefügtes Gutachten von Dr. Bluntschli, Redactor bes Gefebes, erflart fich gegen diefe Auslegung.

III. Strafrecht.

55. Geistesfrankheit? (Brandstiftung.)

Albrecht Gautschi, Johannesen von Reinach, Kant. Margau, 34 Jahre alt, unverehlicht, reformirt, Landarbeiter, vermögensloß, mar geständig, in der Racht vom 28. auf den 29. Mai 1855, ein Saus in der Gemeinde Unterfulm, im f. a. Binfentbal, angegundet ju haben. Dag die Ginwohner, welche alle bereits ju Bett lagen, in großer Lebensgefahr maren, "bedachte und vermuthete er, beabfichtigte aber nicht, daß fie ums Leben famen." Seinen im anftogenden Saufe wohnenden Schmager Solliger medte er und wies ibm die Befahr, entfernte fich aber dann, ohne fich ju erkennen ju geben. Im Berbit juvor (1854) mar er nemlich aus Bafelland, woselbft er bei Bulius Dettwiler, im Durftel bei Langenbruck, als Anecht gedient, wegen ausgefloßenen Drohungen polizeilich nach feiner Beimath abgeführt, bafelbit in das Armenhaus aufgenommen und im Fruhjahr 1855, nach Genefung von einer mehrwöchigen Lungenentzündung auf feinen eigenen Wunsch ju feiner in Dberfulm verehelichten Schwester Elifabeth Schlatter verfostgelder worden. Um 29. Mai hatte er, wie er feiner Schwester porgegeben, diefen Roftort in der Absicht verlaffen, fich andersmo um einen Blat als Dienftfnecht umzuseben. Nachdem er fich unterwegs in Dberund Unterfulm bei Befannten und Verwandten verweilt und an beiden Orten bemerft, daß er im Binfenthal ju Unterfulm bei einer andern Schwefter, Unna Maria, verehelichet an Bafob Solliger, ju übernachten gedenke, mar er erft spät in der Racht zwischen 10 und 11 Uhr dafelbit angelangt, bemerfte aber im Saufe feiner Schwefter fein Licht mehr, wollte felbige jedoch nicht aufweden und in diesem Augenblicke, und weil ibm der Aufenthalt im Armenhause zu Reinach fo febr verleidet gemesen, daß er ichon früher den Borfat faßte, ger febre unter feinen Umftanden und ju feinen Beiten wieder in dasselbe jurud; lieber fielle er Etwas an, damit man ihn anderemo unterbringe", verfiel er auf den Gedanken, er wolle nun von den Bundbolkchen, welche er in der Ruche des Armenhauses ju Reinach mabrend feines dortigen Aufenthalts ju diefem 3mede heimlicherweife behändiget und unterdeffen mit fich getragen, Gebrauch machen und ein Saus in Brand fteden. Sofort gur That ichreitend, fet er in unmittelbarer Rabe vom Saufe feiner Schwefter (bei der Wohnung der Wittme Bolliger) auf einen Abtritt gegangen, habe mit der einen Sand ein Bundholichen an einer "Dachrafe" geftrichen, mit der andern Sand einen Bufchel Stroh aus dem Dache berabgeriffen und diefes Stroh mit dem brennenden Bundholzchen angegundet, worauf fich das Feuer schnell dem Strobdache mitgetheilt und ausgebreitet habe. Sierauf fich entfernend, babe er eiligft feinen Schwager Solliger bei beffen Wohnung aufgerufen, die Bemobner des in Brand gestectten Saufes bagegen habe er, angeblich aus Rurcht, er mochte von denselben erfannt und verrathen werden, schlafen laffen und dann ohne längern Aufenthalt den Weg über Muben, Röllifen, Rothader nach Olten eingeschlagen.

Weder der Grund seines Austritts von Dettwiler, noch seines Widerwillens gegen das Armenhaus zu Reinach und ebenso wenig die Ursache der Brandstiftung selbst läßt sich genügend erklären.

Heber den Austritt fagt Dettwiler aus : "Anfangs, als Gautichi ju uns fam, bemerkte ich nichts besonderes an ihm. Er mar ein fleifiger, treuer Anecht. Erft voriges Sahr zeigten fich die erften Spuren, daß etwas mit ihm vorgegangen und er nicht mehr recht im Ropfe fein mußte. Er fundete mir namlich plotlich auf, ohne Grund dafür ju haben. Als er verabschiedet mar, fehrte er bald wieder jurud nnd wollte nicht mehr fort. Gein Benehmen murde ein gang narrisches und es schien mir, es sei etwas Außerordentliches mit ihm vorgegangen. Er erflärte rund heraus, er gehe nicht mehr fort. Durch den Widerspruch murde er nur toller und geberdete fich am Ende gang wie ein Wahnfinniger; ich mußte ibn gewaltsam fortbringen laffen. Als ihn die Landjager fortnahmen, sagte er, er werde mir daran denken; allein als er später uns wieder besuchte, that er uns nichts zu Leid; damals war er auch wieder gang recht! Als ihn die Landjager durch Langenbruck transportirten, tobte er wie ein Rafender, fo daß alle Leute gufammenliefen; er mar gang in Wuthausbruch gefommen, er redete gang nebenaus." Heber die Veranlaffung jum Dienftaustritte gab Albrecht Bauticht felbft an, daß er mit einem Rebentnechte Streit befommen und gedrobt habe, das Saus anzugunden; er glaube zwar nicht, daß er es gethan hatte, wife indeffen nicht, mas noch hatte gefchehen fönnen.

Von dem Widerwillen gegen das Armenhaus Reinach ließ fich

fein Grund ermitteln. Dem Pfarrer in Rulm, der ihn besuchte, sprach er juweilen von einem "Erieb".

Ueber die Wahl dieses Hauses zur Brandfiftung gestand er, daß er an einen gemissen Ulrich Bader "gedacht", dem das abgesbrannte Haus früher eigenthümlich zugehört, und welchem er einst eine Kuh aus dem Stalle zu stehlen versucht habe, woran er jedoch durch Dazwischentreten des Eigenthümers verhistdert worden sei. Er habe geglaubt, Ulrich Bader wohne noch im gleichen Sause.

Seine Schwefter beschuldigt ihn des Reides, der Berftellung, der Seuchelei, der Robbeit, der Frechheit und des Mußiggangs. Samuel Sauri schildert denfelben als einen arbeitscheuen, finfterbrütenden Menschen, der einmal aus dem Armenhause entsprungen set; Melchior Müller will bemerkt haben, daß er, "für einen großen Mann, wie er ift", fleinlich und kindisch gethan. Nachdem sein Bater, ein leichtsinniger dem Trunfe ergebener Mann, der fich felbit öconomisch ruinirte und vergeltstagt murde, gestorben mar, fam ich, fagt Gautschi felbit, ju des Unternhaagers im Soodhofe an Roft und Pflege. Diefer Mann, mit Namen Seinrich Fischer, beschäftigte mich mabrend mehrern Sabren theils auf dem Lande mit landlicher Arbeit, wie fie Commerezeit erforderlich murde, theile Winterszeit mit Spulemachen, und schickte mich daneben gehörig gur Schule und fpater in den Religionsunterricht nach Rulm, wo ich von herrn Vifar Vögtlin fonfirmirt murde. Nachdem ich unterwiesen mar, fam ich zu Melchior Muller, Kleinhansen genannt, in Oberfulm, der mir 6 oder 7 Bagen Wochenlohn entrichtete, und nach Umfluß eines halben Jahres ju einem Rüher im Rosengarten bei Bofingen, mo ich wieder nur ein halbes Sahr als Bauernfnecht diente. Dann fam ich ju Johannes Studer im Engiftein, oberhalb Trimbach in den Solothurnerbergen, und blieb daselbst bei dem nämlichen Meifter fünf Jahre lang, in zwei Abtheilungen gu 41/2 und ju beinahe 1/2 gabr. Spater fam ich als Anecht ju Julius Dettwiler ins Bafelbiet, bei dem ich zwei Jahre, weniger 14 Tage, gedient.

Heber des Verbrechers Seelenzustand sagt das pfarramtliche Zeugniß: "Gautschi kann offenbar weder flupid noch sehr intelligent geheißen werden; er ist etwas zur Trägheit, insbesondere aber, wie er selbst gestanden, zur Ungeduld, zum Neid und zum Jähzorn geneigt. Von der Nafsinirtheit eines Bösewichts ist bei ihm so wenig, als von einer sigen, wirren Idee eine Spur; er scheint weder durch Aberglauben irre geführt, noch durch Gottlosigseit verhärtet, sondern vielmehr ein Stlave seines hässigen, durch ungünstige Einslusse bis zur Gefährlichkeit gesteigerten Temperaments geworden zu sein, über dessen mögliche Folgen er bisher öfter und ängstlich Fragen an mich zu stellen pstegte."

Auffallend ift, daß eine Schwester des Angeschuldigten wegen des gleichen Verbrechens in Zofingen vor mehrern Jahren hingerichtet worden, und daß auch ein Bruder desselben aus eben diesem Grunde in Zürich im Zuchthause sich befindet, der früher seinem eigenen Schwager das Haus anzuzunden versucht hatte.

Das Gericht konnte nach allem diesem nicht finden, daß das Geseth zutreffe, welches von der Zurechnung freispricht, wenn der Thäter des Gebrauchs der Vernunft gänzlich beraubt ift, oder wenn bei abwechselnder Sinnesverrückung die That in der Zeit begangen wurde, da die Verrückung dauerte, sondern es verurtheilte den Geständigen zum Tode. Der Große Nath begnadiate.

Spruch des Dbergerichts von Aargau, vom 18. October 1855. (Amtsblatt des Kanton Aargau 1855. n. 48.)

56. Haftbarkeit der Chefrau als Mitschuldnerin. (Diebskahl)?

Hosamenter, vergeltstagt, hatte 4 Bienenstöcke weggenommen, die darin befindlichen Honigwaben herausgeschnitten, dieselben in den mitgebrachten Sack geschoben und so nach Hause getragen. Um folgenden Morgen seien, so sagt das Urtheil, die entwendeten Honigwaben, wovon die Kinder Speck etwas genossen, durch die Ehefrau Speck auf Besehl ihres Mannes geschmolzen, der Honig geläutert und in der Imhosschen Apothese zu Narau 4½ Maaß um Fr. 17 verfaust worden. Den Erlös wolle Frau Speck theilweise zu Unschaffung von Kleidern und Lebensmitteln, zum Theil aber, nämlich B Franken, dem Küfer Gloor eingehändigt haben. Der Honigdiebsschl sei derselben erst am Morgen nach vollbrachter That zur Kenntniß gelangt. Speck habe seinen verbrecherischen Entschluß schon 14 Tage vor Ausführung angeblich wegen Mangel an Berzbienst und Lebensunterhalt gesaßt.

War die Frau mitschuldia?

Der Richter erklärt: Was die Chefrau Speck anbelange, so habe sie erst nach der That davon Kenntnis erhalten und die Aufenahme der Waben ins haus nicht verbindern können, ohne den Mann anzuzeigen, wozu sie nicht verpflichtet gewesen. Wenn sie dann den Auftrag ihres Mannes zur Schmelzung und Verwerthung des Honigs vollzogen habe, so könne ihr dieses bei ihrem abhängigen Verhältnisse nicht als Theilnahme am Diebstable zugerochnet wer-

den; sie sei daher von der peinlichen Unklage freizusprechen. Sie ward dagegen verfällt, die haft als zuchtpolizeiliche Strafe an fich zu tragen.

Spruch des Obergerichts von Aargau vom 18. Jan. 1856. (Amteblatt des Kanton Aargau 1856. n. 7.)

57. Mitschuld der Chefrau? Complot? Raub?

Bacharias Baumann, Maurer und Bechler von Dberhallau, Schaffhausen, 55 Rahre alt, mit gafob Baumann, feinem 21jabrigen Cohne und feiner Chefrau Magdalena, 48 gabre alt, batten am 19. Nov. 1855 den Juden Joseph Bloch von Randegg, nachdem fie ihn heuchlerisch aufgefordert, bei ihnen ju Saufe ein Guthaben von Fr. 45 einzuziehen, zuerft jur herausgabe feines Schuldscheins ju verloden gesucht, und ale dieß gelang, ju Boden ae= worfen und gewaltsam dazu gezwungen und auch noch nach Erreichung des 3medes die Thatlichfeiten fortgefest. Die Frau begab fich im vorhergebenden Ginverftandniffe mit dem von ihren Ungehörigen beabsichtigten Berbrechen vor Beginn der Gewaltihat auf die simulirte Aufforderung ihres Mannes, jur Ausbezahlung des Juden etwas Geld (Fr. 10) bei einem Nachbar abzuleihen, anscheinend Folge leiftend, aus der Ctube, um der hierüber vorber getroffenen Abrede gemäß, die Sausthure ju riegeln, brachte fodann mahrend Berübung der That den von ihrem Cohn jum Schlagen zugerichteten Strick aus der Rüche in die Stube und hielt denselben bereit, bis er ihr von dem Sohne aus der Sand genommen murde. Das Gericht jog dabei in Betracht, dag in Bezug auf die Bollbringung der That noch der besondere Erschwerungsgrund hingutritt, daß dieselbe nicht nur mit reiflichem Borbedacht, nach einem wohlüberlegten Plane ins Werf gefest, fondern auch in complottmäßiger Verbindung zur gemeinschaftlichen Ausführung gebracht worden ift (§ 34, lit. b des Er. G.); daß aber die Magdalena durch porberiges Einverständnig mit der verbrecherischen Berbindung und ihre entfernte thatige Theilnahme bei der Ausführung des Berbrechens felbit der Rebengehülfschaft schuldig erscheint (§ 10 des Cr. G.); daß für diefelbe aber ihr nabes Bermandtschaftsverhältniß ju dem Sauptangeflagten und die von dem Lettern in diefer Stellung um fo leichter bemirfte Verleitung feiner Ungehörigen jum Verbrechen in Betracht fallen.

Sie wurde zu neunmonatlicher Arbeithausstrafe verurtheilt.

Spruch des Kantonsgerichts von Schaffhausen.

(Amtsblatt von Schaffhausen 1856. S. 69 f.)

58. Hauptgehülfschaft. Trennung der Beziehung?

Wilhelm Sug, 21 Jahre alt, Schloffergefelle, von Gottmadingen (Baden), öffnete mittelft Nachschluffels den Laden des Rashandlers Röllin und nahm aus dem Laden 91/2 Pfund Käfe à 54 Mp. das Pfund und 8 Franken an Geld. Es mar zwischen 7 und 8 Uhr Abende, am 18. December. Während er mit dem Diebstahl beschäftigt war, fand der bei demselben Meister arbeitende Lehrling Rakob Schmied Wache.

Das Kantonsgericht verurtheilte den Sug ju 5monatlichem Buchthaus, den Jafob Schmied ju 4wöchiger Befangenschaft, in Ermägung:

daß der Angeklagte gakob Schmied überwiesen und geständig iff, fich bei dem verübten Diebstahl, sowie bei dem vorangegangenen wiederholten Bersuche gepflogener Berabredung gemäß der Theilnahme als Sauptgehülfe durch Wachefteben vor dem Saufe des Bestohlenen schuldig gemacht zu haben;

daß der Angeflagte Schmied schlecht beleumdet ift und demfelben namentlich der Sang ju einem vagirenden Lebwefen jur Laft gelegt wird, mildernd aber für benfelben in Betracht fällt, daß er nur jum Rasdiebstahl Sand geboten und von dem durch Sug meiters verübten Gelddiebstahl feinen Rugen für fich bezogen bat, alfo hiefür auch nicht als schuldig, sondern nur als verdächtig erklärt werden muß, daber auch, weil er nur an dem Rasdiebstahl, als dem minderwerthvollen, fich betheiligt hat, auch nur polizeilich zu beftrafen ift.

Spruch des Kantonsgerichts Schaffhausen vom 16. San. 1856. (Amteblatt von Schaffhausen 1856. G. 95 f.)

59. Milderungsgrund?

Martin Stamm, Rafer, von Schleitheim, verheirathet, Bater von 7 Rindern, hatte aus Auftrag des Regierungerathes Gnfel Fr. 180. 77 eingezogen nud in feinen Rugen verwendet. Stamm behauptete einen Uebernahmsvertrag zwischen dem Rlager und ihm, fo daß er eine Aversalsumme abzuliefern und den Ueberschuß zu behalten habe, ohne diefen Bertrag beweifen ju fonnen.

Das Obergericht verfällte den Angeflagten als der Unterschlaaung ichuldig ju einjähriger Arbeitshausftrafe, u. A. in Betracht:

daß das Berbrechen als vollendet betrachtet werden muß, indem von dem Angeflagten bisanbin fein Erfat geleiftet, und auch von demselben die derzeitige Unfähigkeit des Ersapes nicht in Abrede aestellt worden ift:

daß der von dem Wohll. Kantonsgericht für den Angeklagten angeführte Milderungsgrund, daß derfelbe nicht gerade einen übeln Leumund besitze und daß er zu der verschuldeten strafbaren Sandlung vorzüglich durch seine dürftige Lage verleitet worden zu sein scheine, nicht als stichhaltig anzusehen ist; daß dagegen eher in dem Umstande ein Milderungsgrund für den Angeklagten zu sinden ist, daß das herwärtige Strafgesetz für das Verbrechen der Unterschlagung die Schuldigen mit harter Strafe bedroht und hierauf bei Fällung des gegenwärtigen Strafurtheils Rücksicht genommen ist.

Spruch des Obergerichts von Schaffhausen vom 24. Nov. 1855. (Amtsblatt des Kant. Schaffhausen 1856. S. 91 f.)

60. Sehlerei.

Das Strafgeset von Schaffhausen faßte (§ 11) Begünstiger und Sehler zusammen als solche, die Verbrechen ohne vorhergegangenes Einverständniß erst nach vollbrachtem Verbrechen missentlich mit Silfe und Beistand beförderlich oder ihnen zu Zernichtung oder Unterdrückung der Spuren oder Beweismittel ihres Verbrechens behülstich sind oder die durch dasselbe gewonnenen Sachen wissentlich bei sich aufnehmen, verbergen, an sich kaufen, bei andern durch Verskauf oder sonst unterbringen oder auf eine andere Art von den ihnen bekannt gewordenen Verbrechen Vortheil ziehen.

Ludwig Köpplin, Weber von Neunfirch, hatte Garn und Honig gestohlen und wurde dafür criminell bestraft, Philipp Scherer, Müller, wurde von ihm als Begünstiger angegeben. Gegen ihn ergaben sich nach Sage des Urtheils aus den factischen Erhebungen folgende Thatsachen:

daß der Angeflagte zugeben muß, wenigstens einmal von Köpplin oder durch Vermittlung desselben Garn gefauft zu haben und felbst die Möglichkeit anerkennt, daß dieß noch mehrmals geschehen sein könnte;

daß er im fernern jugibt, dem L. Köpplin einmal honig abgekauft und ihm dafür 7 Fr. oder theilweise für deffen Werth Zeug gegeben zu haben;

daß er zwar bezüglich des Garnhandels von Köpplin getäuscht und in Betreff des Honigs belogen worden sein will, dieser dagegen diese Anschuldigungen nicht nur widerspricht, sondern behauptet, Scherer habe besonders in Bezug des Honigs gewußt, daß er gestohlen worden, ja, derselbe habe ihm sogar die Anleitung dazu gegeben;

daß Scherer, auch angenommen, er mare von Köpplin belogen und getäuscht worden, ohne allen Zweifel davon Kenntniß erhalten haben muß, daß zur Zeit, als er das Garn gekauft, wiederholt nächtliche Garndiebstähle in Neunkirch verübt worden sind, daß er den L. Köpplin als einen bereits mehrmals eriminell bestraften Dieb

gefannt und daher aus diesen Gründen, sowie aus der Wohlfeilheit des ihm abgefauften Garnes und die Areditlosigkeit des Köpplin selbst hat auf die Vermuthung geleitet werden müssen, es dürfte derselbe das Garn gestohlen haben, so daß er sich selbst in diesem Sinne gegen Adam Köpplin, Zimmermann, verdächtigend ausges sprochen hat:

daß dieser Berdacht aber besonders bezüglich des ihm gebrachten Quantums honig bei ihm fast zur Gewisbeit hat werden müssen, da derfelbe seinem eigenen Nachbar ab dem Bienenstand gestoblen und von diesem der Diebstahl sofort öffentlich bekannt gemacht und auf die Entdeckung des Thäters eine Prämie ausgesett worden ift;

daß der Angetlagte deffen ungeachtet und obwohl er nach abgeschlossenem handel wenigstens von den verübten Diebstählen Kenntniß erhalten haben muß, dennoch die gefaufte Waare bebalten und in seinen eigenen Nuben verwendet, ohne weder den Bestoblenen noch der Behörde Anzeige davon zu machen, und dadurch sich der hehlerei durch nachträgliche Begünstigung in hohem Grade versdächtig gemacht hat.

Unter dem Borbehalt, nicht als schuldbewußt deghalb erflärt zu werden, ersette der Angeflagte den Civilflägern ihren Schaden mit Fr. 79 und murde unter Berdacht der Inftang entbunden.

Spruch des Kantonsgerichts Schaffhausen vom 20. Sept. 1855. (Amteblatt von Schaffhausen 1856. S. 214 f.)

61. Kindermord?

Das Basler Strafgeseth (101) verfügt: bei demjenigen vorbedachten Morde, welchen eine Mutter an ihrem neugebornen unehlichen Kinde begeht, findet in außerordentlichen Fällen und bei erlangter Ueberzeugung, daß hinreichende besondere Umstände und Gründe zur Milderung vorhanden sind, eine Verwandlung der Todesstrafe in 18: bis 24jährige Kettenstrafe ersten Grades statt.

Daneben stehen folgende Distinctionen: (98) wer in der widerrechtlichen Absicht, einem Menschen das Leben zu rauben, solche Handlungen begeht, woraus der Tod dieses Menschen erfolgt ist, macht sich des Verbrechens der vorfählich en Tödtung und wenn die That mit Vorbedacht und Ueberlegung beschlossen und ausgesührt worden, des Mordes schuldig. (99) Die blosse vorsähliche Tödtung soll mit 12= bis 24jähriger und, wenn es Sheleute und Verwandte in auf= und absseigender Linie betrifft, mit 18= bis 24jähriger Kettenstrase ersten Grades bestraft werden. (104) Die unternommene aber nicht vollbrachte vorsähliche Tödtung ist mit 8= bis 16jähriger Kettenstrase zweiten Grades und wenn sie an Ver=
wandten in auf= und absseigender Linie und Sheleuten begangen

wird mit 14 bis 20 Jahre Kettenstrafe im ersten Grade zu belegen. Der unternommene aber nicht vollbrachte Mord soll mit 14 bis 20 Jahren Kettenstrafe zweiten Grades — der versuchte Mord an Berswandten in aufs und absteigender Linie — mit 18 bis 24 Jahren Kettenstrafe im ersten Grade belegt werden.

In diefen Bestimmungen bewegte fich die Entscheidung folgenden Falles.

Dem Wilhelm Solzwart, 26 Jahre alt, Schneider (Großh. Baden) und Maria Rosa Gichwend (C. St. Gallen) 28 Jahre alt, Mutter eines achtjährigen unehelichen Kindes, mar aus ihrer Berbindung unehelich in der Racht vom 4. auf den 5. Merg 1856 ein Rind geboren worden. Bon allen Mitteln entblößt und weil die Sausleute die Mutter nicht langer herbergen wollten, verließen am 5. Mers Rachmittage Bater und Mutter den Geburtsort des Rindes, Mulhausen, mit der Absicht, das Rind in Bafel, wie fie fagten, auszuseben, da fie voraussebten, man werde fich in Bafel des Rindes eber annehmen als in Mulhaufen. In Sabsheim festen fich beide auf die Eisenbahn, wo fie noch einmal überlegten, was fie mit dem Rinde thun wollten, und endlich, da fie glaubten, das Rind laufe bei einer Aussehung Gefahr zu erfrieren, gemeinschaftlich beschloffen, dasselbe in den Rhein zu werfen. Dach 10 Uhr langten fie in Bafel an, begaben fich geradezu auf die Pfalz, hinter der Münsterfirche, wo Holzwart das wohleingewickelte Kind mit voller Anftrengung gegen den Abein ju ichleuderte. nach bitterer Bedrangnif, die beide miteinander zu bestehen hatten, ftellten fich beide am dritten Tage freiwillig der Polizei und erfuhren bier, daß das Rind nicht in den Rhein, fondern in einen am Ufer befindlichen Strauch gefallen und am folgenden Morgen gesund und wohlbehalten von einem Schiffmann gefunden worden fei.

Sie murden jedes ju 14jahriger Rettenftrafe zweiten Grades verfällt, in Ermägung:

es seien beide Angeklagte schuldig, an ihrem unehelichen, neugeborenen Kinde vorbedachter Weise einen Mordversuch verübt zu haben, der nur durch einen außerordentlichen gänzlich außer dem Willen der Angeklagten liegenden Zufall vereitelt worden sei;

es könne auf die Angeklagten die Strafe des Kindesmords nach § 101 keine Anwendung finden, weil die jenigen mildernden Umstände, durch welche die Anwendung dieses Paragraphen bedingt sei, im vorliegenden Falle nicht vorhanden seien;

es gebe jedoch aus der Faffung des § 101 hervor, daß der Mord, begangen an einem außerehelichen neugeborenen Kinde, als ein ganz besonderes und jedenfalls nicht unter die außerordentlichen Strafen des Vermandtenmordes fallendes Verbrechen anzusehen sei und es falle daher das vorliegende Verbrechen, da es wegen der

fehlenden befondern Milderungsgründe nicht unter den § 101 fubfumirt werden könne, in die Kategorie des gewöhnlichen Mordverfuchs nach § 104;

es seien bei der Strafausmessung die frühere gute Ausführung beider Angeklagten, ihre Noth und Armuth, ihre freiwillige Stellung und ihr offenes Geständniß als Milderungsgründe zu berückssichtigen.

Urtheil des Criminalgerichts Bafel vom 30. Merz 1856. (Rantonsblatt von Bafelstadt. 1856. I. S. 166 f.)

62. Verwandtenmord. Beweggrund?

Sufanna Surlimann von Baretichmyl, Rant. Burich, 34 Sabre alt, Fabrifarbeiterin in Windisch, Mutter zweier noch lebender Rinder, vermogenslos, mar am Diersonntag Nachmittags mit ihren Madchen und einem noch jungern Rinde ihrer in Windisch verebelichten Schwester ju der im Bau begriffenen Gifenbahnbrude über die Reuß spazieren gegangen und fehrte dann auf dem (weitern) Rufmeg swiften dem Gifenbahndamm und der Mare gegen Windifch jurud. Der Fugmeg giebt fich fellenweise nabe am Fluffe bin. Bei einem fleinernen Uferdamm, fagt fie in den Berboren, babe ihr Rind mit einem Ball gespielt. Diefer sei auf den Damm und in die Mare gefallen, worauf das Rind fich am Rande hinausgebeugt und dem Ball nachgeschant habe. In diesem Augenblicke habe fie an ihre Berlaffenheit und die voraussichtlich unglückliche Bufunft ihres Kindes gedacht und gewünscht, daß es fterben mochte. Es feien ihr allerhand fchreckliche Bedanken in den Ropf gestiegen und fe habe dasselbe über die Mauer (Wehrung) hinunter in die Nare gestoßen (Antwort 6). Das Gleiche miederholte fie in den Antworten 27, 79 und 85, mit dem Beifugen, daß fie fich ebenfalls babe ertranfen wollen, aber durch den Anblid des Schwesterfindes, melches ohne Aufsicht den Beimmeg nicht gefunden haben murde und hatte verunglucken konnen, davon abgehalten worden fei. In Untwort 85 fagte fie: "In dem Augenblick übernahm es mich fo, daß ich Alles vergag und meinte, es gebe dem Rinde beffer, wenn es fterbe." Der Schluffat der Untwort 90 lautet: "Es fiel mir plotlich fo fchwer, daß mir Alles verleidet war." In Antwort 8 erflarte fe: "Bis ju diefem Augenblid hatte ich nie einen Gedanten gehabt, das Rind zu tödten, weil es mir fehr lieb mar. Erft als ich es über das Waffer geneigt fah, kam mir plöplich der schreckliche Bedante an, mich feiner auf diefe Weife gu entledigen." Un mehreren Stellen fagte fie: ihr Mann habe das Rind nicht leiden fonnen, und in Antwort 91: "Wir maren Beide von meinem Manne fo verschupft." Nachdem das Rind fopfüber in den Fluß gefallen,

sei es sofort von der Strömung fortgerissen worden und bald untergesunken. Sogleich nach der That habe sie dieselbe bereut, aber es sei Miemand zugegen gewesen, den sie hätte zu hülfe rusen können. Das Resultat der Leichenössnung des Kindes ging dahin: das Kind habe den Tod des Ertrinkens hauptsächlich durch Sufforation (Erstickung), theilweise durch Apoplexie (Gehirnschlag) erlitten. Zwei Tage darauf wurde das Kind an einem Wurzelstock hängend gestunden und darauf die Mutter eingezogen, welche bei ihrer Nücksehr behauptet hatte, das Kind sei einem Brückengerüste in die Reuß gefallen und ertrunfen.

Das äußerlich Thatfächliche unterlag durchaus feinen Zweifeln. Mur die Richtung des Willens bei der That, ihr Grund, mar nicht flar und mird auch im Urtheil ju feiner Klarbeit gebracht. Dasfelbe außert: Frau burlimann gebe felbft an, daß fie gewußt und gewollt habe, mas fie gethan. Als Bestimmungsgrunde für die Miffethat nenne fie ihr Glend, die Entfernung und Lieblofigfeit ihres Mannes; die Aussicht, daß das Kind nicht glücklich werde, und den ploplich aufgestiegenen Bunfch (schrecklichen Gedanken), fich feiner auf diefe Beife ju entledigen. Der Chemann und Bater Surlimann felle jedoch die ibm vorgeworfene Liebloffafeit gegen Frau und Rind in Abrede. Wenn die Angeflagte mehrmals fage: fie habe (im Augenblicke der That) nicht gewußt, mas fie thue, fo liege in diefer Meugerung bei Bergleichung mit ihren übrigen Ungaben nicht der Ginn, daß fie gar fein Bewuftfein von ihrem Thun gehabt habe, indem diefes mit ihrem Geftandniffe und Benehmen geradezu im Widerspruche ftande; vielmehr wolle fe damit nur andeuten, daß fie in jenem Augenblicke nicht an die Berwerflichkeit und Strafbarfeit ihres Beginnens gedacht habe. Dag ihr fonft die Rinder und insbesondere das wohlgebildete und fittige Madchen lieb gemefen, merde von den mit ihr befannten Berfonen bestätiget. Sie behaupte, ju jener Beit über ihre Berhaltniffe und über die angeblich vernommene Verschwendung und Untreue ihres Mannes immer in Gedanten gemefen ju fein und oft nicht gewußt ju haben, was fie gethan und gedacht (Untwort 8).

Die Todesstrafe verwandelte der Große Rath in zwanzigiährige Rettenstrafe.

Urtheil des Obergerichts des C. Aargau, vom 14. Brachmonat 1856. (Amtsblatt des Kanton Aargau. 1856. n. 30).

63. Kindesaussetzung. Strafe.

Jafob Leibacher, 39 Jahre alt, beimatrechtig und wohnhaft in Mury-Wen (Aargau), Wirth, fatholisch, jum zweiten Mal versheirathet, war Vater eines Kindes, das seine Magd Maria Anna

Dehen, von ihm nach Greppen untergebracht, dort unter Beihülfe einer vereideten Hebamme, Theresia Greter in Walchwol (Jug), beimlich gebar. Auf Zurede derselben übernahm deren Bruder, Franz, nachdem das Trinfgeld auf 10 Fünffrankenthaler von Leibacher heruntergemarktet worden war, das Kind auszusehen. Er brachte es in der Nacht vom 13/14. April 1853 nach Gersau und legte es vor das Kirchenportal. Dasselbe lag sorgfältig eingewickelt in einem mit mehrern Deffnungen versehenen Kistchen, nach denen zu es ziemlich erfroren war. Denn die Nacht war kalt. Es war etwa noch eine Stunde liegen geblieben, starb aber erst am 7. Nov. 1854 in Folge Darrsucht, hach ärztlichem Gutachten wohl einer angeerbten Krantheit, ohne Wahrscheinlichkeit eines Einstusses der Aussehung.

Es ward gefunden, sagt das Urtheil, es haben sich schuldig gemacht: Jakob Leibacher der Urheberschaft des Verbrechens der Kindesaussehung; Franz Greter des Verbrechens der Kindesaussehung, und Theresia Greter der Miturheberschaft bei dem Versbrechen der Kindesaussehung und falle dabei als Milderungsgrund der gute Leumund aller drei Beklagten in Betracht. Die Strafe des Urhebers wurde außer 2jähriger Ehreneinstellung auf Fr. 500, die Strafe des Schuldigen unter gleicher Verschärfung auf Fr. 200 und unter eben derselben Verschärfung die der Hebamme auf Fr. 150 geseht; dazu kamen für Leibacher an die Behörde von Gersau für Pflege des Kindes, Arzt und Sterbekosten Fr. 377. 89 und Antheil an den Ahungs-, Proces- und Untersuchungskosten von Fr. 541. 13 im Vetrag von Fr. 274. 53.

Spruch des Criminalgerichtes von Schwy; vom 1/2 Juni 1856. (Amteblatt des Kanton Schwyf 1856. S. 65 f.)

64. Diebstahl oder Betrug oder beides?

Abraham Bloch aus Gailingen (Schaffhausen) hatte in dem Stalle des J. J. Deuber ein Schächtelchen mit einem Werthinhalt von Fr. 65 stehen gelassen und dieser, Deuber, es darauf vorgefunden, in eine Ece des Stalles versteckt, bei der Nachfrage des unmittelbar darauf zurückgefehrten Hebräers verleugnet, diesen sogar thätlich mißhandelt und ihn angeblich zur Rettung seiner Shre zur Rückgabe der ihm furz vorher ausbezahlten Schuld von Fr. 1. 30 gezwungen.

Lag in diesem Berfteden Diebstahl oder im Läugnen Betrug? Das Gericht fand nach dem ftrengen Wortlaut des Gesehes § 159 c. insofern Betrug Varin, als angenommen wird, daß der Angeflagte das Schächtelchen mit den fraglichen Werthgegenständen gefunden und dem darnach fragenden Eigenthumer verleugnet hat; daß aber der Abraham Bloch dieß Schächtelchen nicht verloren, sondern mit Wissen und Willen im Stalle an den von ihm bezeicheneten Ort hingelegt und es nur beim Weggehen mitzunehmen vergessen hat, daß das Schächtelchen sonach eigentlich noch in seinem Besitze gewesen und vom Angeklagten aus demselben wider den Willen des Eigenthümers entsernt, sich angeeignet und somit gestohlen worden; daß dem allem zufolge nach der allgemeinen Nechtseregel im Zweifel zu Gunsten des Angeklagten hier die mildere Auffassung sich rechtsertigen läßt und daß daher Diebstahl vermöge des Betrags in zuchtpolizeilichem Grade vorliegt.

Sprnch des Kantonsgerichts von Schaffhausen vom 9. Jan. 1856. (Amtsblatt für den R. Schaffhausen. 1856. S. 51 f.)

65. Diebstahl. Erflärungsgründe.

Christian Wanner von Schleitheim (Schaffhausen), 23 Jahre alt, Dienstinecht, nahm am 6. Sept. 1856 im hirschen zu Schaffbausen aus dem von ihm aufgerissenen Schrant seines Nebenfnechtes Anton Basler von Ewatingen (aus einer Schindelschachtel) Fr. 135, warf dann die Schachtel selbst mit den darin enthaltenen Papieren, unter diesen einen Schuldschein zu Gunsten des Bestohlenen von Fr. 150, in den hinter dem hause besindlichen Mühlebach.

Das Urtheil erflärt die Sache als criminell ftrafbar, findet aber, daß dagegen die Wegnahme des in dem Behältniß des Geldes ebenfalls verwahrten Werthpapieres im Betrage von Fr. 150 dem Angeflagten nicht zum Vorsat angerechnet werden kann, indem der Angeflagte diese Schachtel nebst übrigem Inhalt nicht Behufs weistern Vortheils sich angeeignet, sondern lediglich Behufs der Vernichtung der Spuren der That beseitigt hat, überdieß aber auch dem Geschädigten durch den Schuldner ein neues Obligo ausgestellt, mithin auch ein culposer Schaden hiedurch nicht eingetreten ist, daß aber das Verbrechen nicht sowohl der Ausfluß reislichen Vorbedachts, als vielmehr des durch den Gedanfen, bereits gemachte Ersparnisse auf diese Weise schnell zu vermehren, entstandenen raschen Entschlusses zu betrachten ist, der Angeklagte überdieß Reue bezeugt, und der Geschädigte vollkommenen Ersat erhält.

Spruch des Kantonsgerichts Schaffhausen vom 5. Nov. 1856. (Amtsblatt für den K. Schaffhausen. 1856. S. 535 f.)

66. Prellerei, Veruntreuung (escroquerie et abus de confiance) und Hausdiebstahl.

Das frangösische Geseth bezeichnet als strafbar wegen escroquerie in Art. 405 quiconque soit en faisant usage de faux noms ou de

fausses qualités, soit en employant de manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence de fausses entreprises, d'un pouvoir ou d'un crédit imaginaire ou pour faire naître l'espérance ou la craînte d'un succès, d'un accident ou de tout autre évènement chimérique se sera fait remettre ou délivrer des fonds, des meubles ou des obligations, dispositions, billets, promesses, quittances ou décharges et aura par un de ces moyens escroqué ou tenté d'escroquer la totalité ou partie de la fortune d'autrui,

und chenso als strafbar megen abus de confiance (Art. 408) quiconque aura détourné ou dissipé au préjudice du propriétaire, possesseur ou détenteur, des essets, deniers, marchandises, billets, quittances ou tous autres écrits contenant ou opérant obligation ou décharge qui ne lui auraient été remis qu'à titre de dépot ou pour un travail salarié, à la charge de les rendre ou représenter ou d'en faire un usage ou un emploi déterminé,

wegen Hausdiebstahl (Art. 386), er finde statt si le voleur est un domestique ou un homme de service à gages etc.

Die Frage über Anwendbarkeit dieser Strafbestimmungen wurde besonders lebhaft erörtert, als der Director der Caisse d'escompte von Genf, Charles Ressegueire, angeschuldigt wurde, seine Stellung bei dieser Bankunternehmung im Interesse seiner großen Ledermanufactur misbraucht zu haben.

Es ergab fich aus der Untersuchung, daß er

- 1. allmälig von Eröffnung genannter Banf an (1850) feinen Credit bei derfelben bis auf Fr. 1,337,000 ju fleigern gewußt hatte,
- 2. die im Inbegriff seines gangen Geschäftes mitverpfändeten Forderungen einzog und gur Dedung seiner Privatschulden verwendete -
- 3. bei diesem Stand seines Credits (August 1855) fich jum Director der Unternehmung ernennen, ließ'), ohne diesen Beftand

Une circonstance favorable se présente pour vous procurer quelque avancement, et je suis heureux, pour ma part, d'en profiter pour vous donner un témoignage d'estime et d'affection. Je viens d'être appelé à la direction de la Caisse d'Escompte de Genève, emploi qui rend de 20 à 25,000 francs à son titulaire chaque année. Cela me prendra cinq heures par jour de mon temps, mais il m'en restera encore sept ou huit autres à consacrer à mon établissement, ce qui, avec le concours de ma femme est parfaitement suffisant.

Toutefois les statuts exigent que le directeur de la Caisse d'Escompte ne soit pas en même temps chef d'un établissement privé.

¹⁾ Sieher gehören die zwei in der Anflageafte enthaltenen Briefe an herrn Grandpierre. 17. août 1853.

Mon cher Monsieur Grandpierre.

ju eröffnen, ja indem er ihn verheimlichte,

4. und die im Umlauf befindlichen oder verlängerten mit feiner Unterschrift versebenen Billets aus dem Umlauf gurudtgog und in

Je suis obligé de modifier mon affaire et de la remettre en main de ma femme commanditée indirectement par moi, sous la raison de E. Ressegueire et Comp., maison dont je serai en réalité l'âme et le chef, mais inofficiellement —

25 octobre 1853.

Mon cher Monsieur Grandpierre.

J'ai successivement reçu vos deux lettres des 29 août et 9 septembre, et dois vous confesser que si quelque chose m'étonne, c'est l'espèce de tiédeur avec laquelle vous avez accueilli l'ouverture toute exceptionnelle que je vous ai faite; il faut que vous manquiez de ce coup d'œil d'aigle qui fait saisir à première vue la convenance d'une chose et le parti qu'on en peut tirer; car, soit dit sans prétention, les circonstances m'ont permis de vous faire une ouverture qui vous donne un pied dans la maison, et c'est une position unique, et que, dans toute autre circonstance, vous enssiez sans doute vainement attendu pendant plusieurs années, sinon toujours.

J'aime à croire que c'est votre défiance de vous-même qui en est la cause; mais réellement, mon cher Monsieur, il faut quelquefois savoir oser à propos. Il ne faut vous exagérer ce que j'attends
de vous et croire que j'exige que vous preniez toute la responsabilité de la gestion de l'établissement, car il n'en est rien. Comme
je crois pouvoir m'expliquer avec vous comme avec un ami et en
toute franchise, je vous dirai nettement quels sont les motifs qui
m'ont fait adopter la ligne de conduite à laquelle je me suis arrêté.

Un établissement de l'importance actuelle du mien a besoin d'être épaulé par un établissement financier, comme toutes les grandes manufactures. C'était le cas de la Caisse d'Escompte dont le directeur connaissait parfaitement mon affaire. Ce directeur se retirant, j'avais contre moi toutes les chances de l'imprévu. Le nouveau directeur pouvait ne pas me connaître; il pouvait aussi ne pas s'associer à mes idées comme l'ancien; il pouvait arriver là avec des vues étroites et mesquines, un esprit tracassier et de petite portée, et, en un mot, réduire de beaucoup l'appui indispensable que je n'ai jamais cessé de trouver dans la Caisse d'Escompte. Ces chances-là, je n'ai pas voulu les courir; elles ne pouvaient que m'être désavantageuses, et je ne m'en suis pas soucié. Plus d'un en aurait fait autant à ma place, et, en tout cas, les gens versés dans les affaires n'auraient pas agi autrement. J'ai donc dû, quoique ce ne fût pas précisément mon goût, accepter la direction

gleichem Betrag sich als einfacher Schuldner der Caisse d'escompte eintrug2),

vacante de la Caisse d'Escompte, afin de ne pas la laisser passer en d'autres mains; mais il ne pouvait pas aussi me convenir d'abandonner monaf faire pour la direction de la Caisse, quelque avantageuse que fût la position. Il s'agissait donc bien moins de faire succèder la Caisse à ma propre affaire, que de les conserver toutes les deux et les faire marcher de pair tout en sauvant les apparences. Quant à mon ancien établissement, les statuts de la Caisse s'opposant à ce que le directeur soit intéressé, à quelque titre que ce soit, dans un établissement privé, j'ai donc dû feindre une retraite commerciale et annoncer officiellement la liquidation de mon ancienne maison pour pouvoir être apte à devenir titulaire de la direction de la Caisse d'Escompte, laissant à une future société le soin de continuer mon établissement. Je vous envoie avec ces lignes la circulaire que j'ai publiée à ce sujet afin de dessiner ma position et me mettre à l'abri de toute récrimination.

La future société, qui commencera au nouvel an, sera formée par ma femme et deux commanditaires qui verseront chacun 50,000 francs. La raison de commerce sera: E. Ressegueire et Comp. En réalité les commanditaires ne seront que des prête-noms, et le véritable commanditaire, ce sera moi qui suis en outre sensé affermer mon établissement à la nouvelle société.

Vous voyez qu'au moyen de cette nouvelle combinaison la forme sera changée, mais le fond restera le même. Une société, un être moral me succède; je n'ai pas la signature de la nouvelle société; je suis aussi étranger à mon ancien établissement que l'exigent les statuts de la Caisse; mais, en réalité, je ne cesse pas d'être l'âme de la maison et elle ne cessera pas de marcher sous mon inspiration exclusive, jusqu'à ce qu'il me convienne de me remettre officiellement à sa tête, dans quelques années d'ici.

Tout ceci est nécessairement entre nous seuls et sous le sceau du secret le plus absolu.

2) M. Lhuillier déclare que M. Ressegueire a dit à M. Gentin, employé, qu'il ne fallait pas parler, dans le relevé des comptes, de celui de l'ancienne maison Ch. Ressegueire, parce que ce compte n'avait plus de mouvement.

M. Meillard est introduit. Il a fait partie du Conseil d'Administration pendant les deux dernières années, et n'a pas eu l'occasion, avant le mois de janvier 1855, d'être instruit du crédit ouvert à M. Ressegueire. Le bruit public l'a appris au témoin. A cette époque il y avait gêne à la Caisse d'Escompte; le Conseil d'Administration

- 5. ferner wegen statutenmäßiger Unverträglichkeit seiner Stellung bei dieser Bank mit derzenigen an der Spipe seines Geschäftes einfach in die Firma den Namen seiner Chefrau unterschob, ohne die öconomische Stellung zu seinem Hause irgend zu andern —
- 6. endlich bei eingetretenen Schwierigkeiten für den Fortbestand der Bank auf theilweife Rudjahlungen der Debitoren drang, ohne sich felbst irgendwie bei diesen Rudjahlungen zu betheiligen.

hiufichtlich dieser verschiedenen Klagepunfte murde vom Ange-

- ad 1. daß der Credit auf diesen Betrag gelangt sei durch jeweisligen Ersat des einen Billets mit einem andern oder mittelft Berslängerungen und dann auch theilweise gegen hinterlagen und durch Berpfändung eigener Guthaben oder habe;
- ad 2. daß nur die jeweiligen Forderungen, also die im Augenblick des Verfalls seiner Bankschuld vorhandenen Forderungen gemeint haben sein können, weil sonft ja sein Geschäft nicht hätte schreiten können;
- ad 3. daß die Erneunung das einzige Mittel zu Aufrechthaltung der Bank gewesen sei, indem bei Ernennung eines andern Directors

voulut savoir d'où venait cette crise, et décida une révision des crédits pour se rendre compte des causes réelles de cette situation anormale.

La commission nommée à cet effet se rassembla pendant 5 semaines 3 fois par semaine; mais arrivée à la lettre R elle resta pendant 5 autres semaines sans être convoquée. Sur une réclamation de sa part, elle fut réunie, et c'est alors que Ressegueire présenta son compte, se montant à 20 ou 25,000 fr. "Est-ce-la tout votre compte? lui demanda-t-on. — Oui, c'est mon compte", ré pondit-il.

Quant au compte présenté par M. Ressegueire, il était bien entendu que c'était le sien tout entier, puisqu'à la fin de 1854, il disait que les bruits qui circulaient étaient une infâme calomnie. "Je ne dois que cela", avait-il dit en montrant les livres.

Fazy, James, président du conseil d'état: En face du conseil de surveillance, le nouveau Directeur devait, dès la première séance, accuser nettement sa position, car, en sa qualité de Directeur, il ne pouvait pas renouveler ses billets en circulation. Au lieu de cela, que fait-il? Afin de ne pas payer ces renouvellements, il porte à son débit le montant de ses billets, qu'il retire de la circulation.

Comment aurait-on pu supposer que cela se passerait ainsi, et que Ressegueire userait de sa position de Directeur pour mettre à son débit le montant des sommes qu'il devait payer, qu'il liquiderait son compte de circulation par l'immobilisation. seine Schuld fundbar, er jur Nückzahlung angehalten, zum Concurs gezwungen und damit die Bank selbsk zur Liquidation gedrängt worden wäre. Die Verheimlichung rechtfertige sich dadurch, daß seine Schuld kein in Bewegung besindliches Guthaben mehr geswesen, sondern ein kestes geworden; 3)

ad 4. daß die im Umlauf befindlichen Bapiere feine größere Sicherheit geboten haben als seine Aufnahme als Schuldner in das Buch; 4) und daß er jedenfalls nicht als homme de service à gages gegenüber der fraglichen Bankunternehmung betrachtet werden könne.

ad 5. wie ad 2.

ad 6. daß darin eine Indelicatesse, aber kein Berbrechen liege. Die Fragen entstanden, ob diese Wechselreitereien als manœuvres frauduleuses pour persuader de fausses entreprises genannt werden können, ob diese Berwendung der Activen in seine Privatdebita könne als unredlich bezeichnet werden, ob die Entziehung der Billets aus dem Umlauf detourner des billets heißen dürse, ob die Berbeimlichung des Guthabens blos zu Ausrechthaltung in seiner Stellung zu den manœuvres frauduleuses pour tenter à escroquer la fortune d'autrui gehöre? Gleiche Frage bezog sich auf Fact. 5.

Einige andere Klagepunkte bleiben bier unberührt, da fie den Mittelpunkt der Fragen nicht berühren.

³⁾ M. Ressegueire, interrogé sur ce fait, trouve la chose trèsnaturelle. S'il a fait en sorte que ce compte ne fût pas présenté, c'est qu'une crise financière avait lieu dans ce moment; les déposants demandaient le remboursement de leurs fonds, et les membres de l'Administration, hommes faibles, peu énergiques, incapables de prêter un concours actif dans cette circonstance, se seraient effrayés d'une telle révélation. D'ailleurs, on ne pouvait pas compter sur la discrétion des membres, car lorsqu'une détermination était prise dans le Comité, on était sûr qu'elle était rediscutée dans les cercles une demi-heure après. Ces Messieurs, si on leur eût communiqué ce compte, eussent eu la greulette et eussent tremblé comme la feuille agitée par le vent d'automne.

⁴⁾ M. le Procureur-Genéral. Pourquoi donc vous attachiez-vous à payer tous vos comptes particuliers, et ne donniez-vous pas un sou à la Caisse d'Escompte?

M. Ressegueire. Pourquoi aurais-je donné la préférence à la Caisse d'Escompte? Pouvais-je dire à ceux à qui je devais: Je ne paie plus les effets que j'ai livrés à la circulation! N'aurais-je pas plutôt sacrifié au centuple les intérêts de la Caisse d'Escompte plutôt que d'en arriver là? S'il y a ici des négociants, la réponse est toute prête.

Aus den Verhandlungen ergiebt fich der Umfang der Geschäfte der Banf und ihre Vilang nirgends.

Die Geschwornen bejahten mehrentheils die oben hervorgehobenen Fragen und fanden in dem Einzug der Billets aus dem Umlauf Hausdiebstahl und Ressegueire wurde vom Gerichtshof zu sjähriger correctioneller Haft verurtheilt.

Spruch des correctionellen Gerichts von Genf vom 18. Oct. 1856. (procès Ressegueire, 7. livraisons, Genève 1856. Die Anflageafte im Journal de Genève vom 14. October gl. J.)

67. Betrug. Abstufung des Zusammenwirkens.

Franz Michael Schibig, 56 Jahre alt, heimatrechtig in Art, Befiper eines Curhauses auf dem Steinerberg (Schwng) hatte feine Liegenschaft dem Sakob Susler von Unterageri für eine Forderung von Fr. 28000 verpfändet und für den Fall eines Brandes auch das Recht ju Bezug der Affecurang abgetreten. Der Agent derfelben, Fürsprech Alois Sup, 31 Jahre alt, in Schmy, batte davon Kenntniff, als er versuchte, nach wirklich eingetretenem Brandfall, von Schibig zuerft einen theilweisen, dann einen völligen Berzicht auf diese Vergutung zu erwirken. Dieß gelang ihm wirklich, durch Bermittlung des Standesläufers Alois Refler. Die Unterschrift Schibigs erfolgte am 18. December 1855. Auch Regler hatte von den Ansprüchen Süslers, wie But, Kenntnig. Für den Fall seines Durchdringens bei Schibig war ihm von Juk eine fattsame Belohnung jugefagt. Infofern mar alles Thatfachliche festgestellt; nur behauptet Schibig, er, des Lefens und Schreibens unfundig, habe geglaubt, der Bergicht beziehe fich nicht auf die Immobiliarversicherung, sondern auf Fahrhabevergutung. Er wußte freilich, daß er für Kahrhabe nicht versichert war.

Die Motive des Urtheils sagen dazu, daß aus den Aften flar hervorgehe, daß Schibig, welcher nicht lesen konnte, diese strafbare Sandlung nicht mit Absicht, sondern aus Mangel an Ausmertsamsfeit begangen und auch neuerdings am 31. December auf Fürsprech Schwerzmann, um die Folgen der strafbaren Fahrläßigkeit gut zu machen, eine Procesvollmacht ausstellte.

Nach dem in Schwyz berücksichtigten Luzernerstrafgeseth (255) ift der Betrug vollendet, sobald die in betrügerischer Absicht vorgenommene täuschende Handlung vollendet ist und es kommt dabei nicht auf wirklich verursachten Schaden an.

Mun wird Alois But als der Urheberschaft schuldig ju Fr. 500 und Chreneinstellung auf unbestimmte Beit, Alois Kefler in eine

Geldstrafe von Fr. 100 verfallt und dem Schibig die erstandene Saft als Strafe angerechnet.

Die Verzichtleistung Schibigs wird fraftlos erklärt.

Spruch des Kantonsgerichts von Schmyz vom 7. März 1856.

- 32 - 3 k ar - 179 : 68. - Unterschlagung? -

Emanuel Jundt, nicht patentirter Geschäftsmann in Binningen (Baselland) beforgte für den Lehrer Bogt in deffen Auftrag einen Geldeinzug, behielt aber nicht nur das Geld, sondern läugnete auch Bogt gegenüber deffen Bests.

Die Berichte erfter und zweiter Inftang ftraften

in Erwägung, Absicht, das Geld zu unterschlagen, habe bei dieser Handlung nicht vorgewaltet, allein Jundt habe sich doch eines Vergehens, wodurch der öffentliche Credit gefährdet wird, schuldig gemacht.*)

Spruch des correctionellen Gerichts von Baselland vom 14 Nov. 1854 und des Obergerichts vom 5. Jan. 1855. (Amtsblatt von Baselland 1855. I. n. 5.)

*) Einläßlicher motivirte das Eriminalgericht in ganz ähnlicher Sache c. Benedict Degen (5. Aug. 1854): zum Verbrechen der Unterschlagung werde vor allem Absicht, rechtswidrigen Schaden zuzufügen, erfordert, was im gewärtigen Falle nicht angenommen wersden könne, da nicht anzunehmen, daß Degen den Wagner um seine Forderung habe bringen wollen; es sei hier vielmehr ein solches Vergehen vorliegend, das nach § 57 in Analogie von § 48 des forreft. Gesehes zu beurtheilen sei;

es muffe nämlich angenommen werden, daß Degen das eingejogene Geld, wozu er durch schriftliche Bollmacht ermächtigt worden,
seinem Eigenthümer nicht habe entziehen wollen, sondern den Besits
nur aus augenblicklicher Geldverlegenheit oder etwa aus einem
andern, jedenfalls aber keinem betrügerischen Grunde, verläugnet
habe;

immerhin aber sei Degens Handlungsweise der Art, daß sie im Interesse des öffentlichen Kredites nicht ungeahndet gelassen werden dürfe.

Der § 57 s. c. lautet folgendermaßen: Wenn dem correctionellen Gerichte Falle überwiesen werden, welche in dem gegenwärtigen Geseh nicht bezeichnet sind, allein ihrer Natur nach in die Reihe der Vergehen gehören — so wird dasselbe die Untersuchung vornehmen und eine der vorgeschriebenen Strafarten anwenden können, welche jedoch das im Geseh für jede derselben festgesehte Maximum nicht übersteigen darf.

69. Unterschlagung. Gesetzedauslegung.

hans Ulrich Muller von Buckten (Bafelland) hatte im Betrag von Fr. 638. 78 Bogtsgelder veruntreut und war vom Regierungsrath dem Eriminalgericht überwiesen worden.

Daffelbe sprach ihn von der gegen ihn erhobenen Eriminal-

anklage frei

in Erwägung, eine folche Unklage sei im Criminalgesethuche nicht vorgesehen, sie sei weder unter den Begriff von Diebstahl noch von Betrug zu setzen und könne daher auch nicht vom Criminalgericht beurtheilt werden; es liege vielmehr eine Fahrläßigkeit vor u. s. w.

Das Obergericht verurtheilte dagegen den Angeschuldigten zu zweimonatlicher Buchthausstrafe, erwägend, er habe dabei im Sinne von § 3 des Criminalgesches gehandelt, indem er einsehen müssen, daß durch die Verwendung des fremden Gutes der rechtswidrige Erfolg der Verletzung fremder Eigenthumsrechte eintreten dürfte — erwägend, die Handlung, obgleich im Gesehe nicht buchstäblich aufgeführt, gebe sich immerhin als ein Verbrechen dar, das criminal richterlich zu ahnden sei, wobei dann die vorwaltenden mildernden Umstände — in die Wagschale gelegt werden müßten. —

Spruch des Criminalgerichtes vom 2. December 1854 und des Obergerichtes von Baselland vom 4. Januar 1856. (Amtsblatt für den Kant. Basellandschaft. 1855. I. n. 6.)*)

70. Unterschlagung. Theilnahme?

Elisabeth Keller, Shefrau des Joh. Keller von Wunderklingen (Baden) lebte mit diesem ihrem Manne in Streit und beseitigte im Lauf der Ehe mindestens 1300 Gulden und verhehlte diese Beseitigung auch nach dem Tode des Mannes bei Auskündung desselben sub benesicio inventarii und bei Ausbruch des Concurses über seine Verlassenschaft. Ihr sehr geringfügiges Sindringen war durch diese beseitigte Summe bedeutend übertroffen. Es ist dabei Elisabeth Brunner überwiesen, von dem verbrecherischen Vorhaben der Elisabeth Keller von Anfang an durch diese selbst Kenntniß erhalten und die verschleppten Sachen bei sich aufgenommen zu haben, und zwar nicht erst nach Verübung des Verbrechens, sondern während desselben, indem ihr sowohl die Baarsumme als die Fahrnisgegen-

^{*)} Bgl. biezu Urtheile derfelben Gerichte vom 6. August 1853, 29. Mai und 6. guli 1854 (diefe Zeitschrift IV. [Rechtspflege] S. 140 f.)

ftände von der Hauptschuldigen nicht gleichzeitig zusammen, sondern in verschiedenen Malen überbracht worden find.

Später ftarb auch die Elisabeth Keller selbst und die Brunner gab ihre Unterschleife nicht an, und gab erft nach anfänglichem Baudern den Besit von Fahrhabe und dann von mehr als fl. 1000 aus dem Keller'schen Vermögen zu, als von den Vögten der Erben die herausgabe wiederholt verlangt worden war.

Immerhin findet das Gericht, daß vor dem Tode der Keller durch ben weitern Umstand, daß von der Elisabeth Brunner nach dem Ableben des Johannes Keller, sowie nach erlangtem beneficium inventarii und Eröffnung des Concurses über die Verlassenschaft von dem innehabenden Gelde und Fahrhabebesis keine Unzeige gemacht worden ist, eine Veränderung des der Handlungsweise dieser Ungeklagten inliegenden strafrechtlichen Charafters, beziehungsweise ein Uebergang zum selbsiständigen Verbrechen der Unterschlagung nicht begründet wird, sondern hierin lediglich eine Fortsehung der einmal verschuldeten Theilnahme an diesem Verbrechen liegt, wohl dagegen ein hoher Verdacht für ein selbsissändiges Verbrechen in dem Schweisgen auch nach dem Tode der Elisabeth Keller.

Spruch des Obergerichts von Schaffhausen vom 12. und 21. Nov. 1855. (Amtsblatt von Schaffhausen. 1856. n. 8.)

71. Veruntreuung. Deffentliches Vergeben.

Johann Repomuk Frei, Staatsautograph und Schreibmaterialienverwalter auf der Regierungscanzlei in Aarau, hatte Canzleimakulatur veräußert und den Erlös für sich größtentheils verwendet. Verkauftes Urkundenpapier und andere verkaufte Schreibmaterialien, Bürgerregisterbogen und Vormundschafsrödel hatte er zu verrechnen ebenfalls unterlassen im Vetrag von Fr. 1319. 90.

Dabei ging das Obergericht von der Ansicht aus: Die Veräußerung der dem Staate angehörenden Makulatur zu eigenem Ruhen trage weder die Merkmale des Diebstahls noch des Betruges an sich, weil Frei als beauftragter Sammler im Besihe derselben gewesen und dabei keine Täuschung angewendet, sondern lediglich das Papier unbefugt verkauft und den Erlös für sich behalten oder unterschlagen habe. Diese Unterschlagung erscheine nicht als Veruntreuung im Sinne der §§ 98 und 99 des peinl. Strafgesehes, weil die Verwerthung und Verrechnung nicht in den Amtskreis des Angeklagten gehört haben und die Makulatur keiner der im § 99 bezeichneten Gegenstände sei. Diese unewlaubte Handlung stelle sich somit als eine Privatunterschlagung dar, für welche das Criminalgeset keine peinliche Strafe androhe. Die Unterschlagung der

Fr. 1319. 90 trage den Charafter des Verbrechens gegen das öffentliche Zutrauen durch Veruntreuung öffentlichen Gutes in amtlicher Stellung. Frei sei nämlich als Canzleigehülfe auf der Staatscanzlei angestellt und beeidiget worden. Ihm seien die Autographie und die Schreibmaterialienverwaltung des Staates als besonderer amtlicher Geschäftskreis angewiesen gewesen.

Anton Brogle, Gemeindeammann in Stein (Aargau), erhielt vom Geschäftsagenten Waldmeier von Möhlin Fr. 3199. 50 a. W. zur Tilgung einer Vormerkungsschuld und behielt und verwendete für sich Fr. 1120. 27. Waldmeier hatte den Auftrag zu der Tilgung von dem Gemeinderathe von Stein erhalten.

Das Obergericht fand, diese Sandlung trage, weil der Gemeinderath von Stein dem herrn Agenten Baldmeier felbft die Tilgung der Sofmann'ichen Schulden überlaffen und anvertraut habe, nicht den Charafter einer amtlichen Berrichtung, fondern, weil binwieder Waldmeier von fich aus dem Angeflagten Gelder gu dem besagten 3mede anvertraut habe, blos den einer Unterschlagung von Privatgeldern, und zwar ohne die Merkmale einer Täuschung, refp. des Berbrechens des Betruges. Sabe nämlich auch A. Brogle fich bei dem Empfange diefer Gelder mit dem Titel eines Gemeindeammannes unterzeichnet, fo qualifizire ihn diefe Bezeichnung meder vom Standpunkte der ihm vom Befete eingeraumten und anbefohlenen Amtsverrichtungen, noch aus dem Grunde einer von der Gemeindsbehörde, dem Gemeinderathe in Stein, ihm fpeziell aufgetragenen Bollmacht jum Beamten. Sandelte es fich folglich bier nur um ein Privatverhaltnig zwischen ihm und Seren Waldmeier, in deffen Willführ es gelegen, die ihm übertragene Schuldenabzahlung auf eine ihm beliebige (jedoch immer verantwortliche) Weise ju bewerfstelligen, fo liege in dem Vertrauensbruch d. h. in der Verwendung eines Theils der empfangenen Gelder auf Seite des 21. Brogle, bei dem Umftande, daß das noch bestehende Kriminal= gesethuch die einfache Unterschlagung von Brivatgelbern ohne Betrug nicht als peinliches. Berbrechen fenne, feine Beranlaffung für den Richter, den Gegenstand auf das ftrafrechtliche Gebiet überhaupt binüberzuziehen.

Sprüche des Obergerichtes von Aargau vom 21. Rov. 1856. (Amtsblatt von Aargau 1856. n. 49.)

72. Brandlegung. Antrieb.

-Bu Untersiggingen (Margau) verbrannte am 21. Weinmonat 1853 Vormittage 5 Uhr das dem Joseph Kosteger gehörige, gu

Fr. 1700 geschähte und ju Fr. 1280 versicherte haus. Dasselbe war von Menschen bewohnt, welche nur durch schnelles Verlassen ihr Leben retteten. Die habe ging mit ganz unbedeutender Ausnahme zu Grunde. Das haus ftand allein.

Die Untersuchungen über den Schuldigen führten zu keinem Ziel. Erst am 28. November 1855 stellte sich Zaver Frei von Würenlingen, 25 Jahre alt, ledig, katholisch, berufs- und vermögenslos, als Selbstankläger und legte nach Rücknahme mehrerer vorheriger unwahrer Aussagen folgendes Geständniß ab:

Ein Schwarzwälderbube, der neben ihm in der Fabrif im Turgi gearbeitet und fich vor circa 1 1/2 Bahren fortbegeben, habe oft vom Brennen gesprochen und fich geäußert, er munschte einmal jugu-Schauen, allein es fonnte dieg leicht jum Buchthause führen; worauf er, Rungi, ibm bemerkt, "man muffe halt nur ftill fein." Bon da an fei bei ihm der Bedanke rege geworden, ein haus angugunden; von diesem Bedanken habe er fich nicht mehr losmachen konnen und Freude am Angunden empfunden. Er habe hiezu das Rofteger'sche Saus gewählt, weil es allein geftanden; ein anderes, ebenfalls allein ftebendes Saus habe er defhalb nicht dazu auserlesen, "weil es doch wohl nabe am andern ftebe." Im diefe feine Luft gu befriedigen, fei er, ale er fich am 21. Weinmonat, Morgens circa 4 Uhr, von Würenlingen nach der Kabrif begeben, um 5 Uhr in die Mahe des Rofteger'schen Saufes gefommen und dem Schweinstall jugelaufen. Mit einem von mehreren Bundholzchen, die er zwei Tage vorber in feinem Rofthause ju Burenlingen ju fich gestedt, habe er vermittelft Streichens an einem Stein Feuer gemacht und damit einen auf dem Schweinstalle liegenden Bund Stroh entzündet. Wie das Stroh zu brennen begonnen, sei er, nachdem er die bei fich getragenen übrigen Bundbolichen weggeworfen, fortgegangen und bis an die Reben oberhalb Turgi gefommen, von wo er mit andern zu Sulfe eilenden Leuten zum Brande zurückgekehrt fei und beim Löschen thätig mitgewirkt habe. Nachdem er die Abdankung des herrn Pfarrer Rohner, die bei ihm das Gefühl des begangenen Unrechts erzeugt und ihn in eine angftliche Stimmung verfest babe, angehört, sei er jur Arbeit in die Fabrik gegangen und am Abend auf der Landstraße nach Hause zurückgekehrt.

Die Strafe murde auf 20 Jahre Ketten gesprochen. Spruch des Obergerichtes von Aargau vom 14. hornung 1856. (Amteblatt von Aargau 1856. S. 137.)

73. Brandlegung. Grund.

Im Juli 1854 brannte ein abgelegener Weiler der Gemeinde Herisau völlig ab. Im December 1855 wurde auf den Sohn des Eigenthümers geschlossen, weil sich derselbe häuslicher Zucht "mit einer jeder erzieherischen Einwirkung tropenden Bosheit" widersehe. Derselbe gestand ein und führte als Absicht an, er habe seine Familie veranlassen wollen, ihm seinen längst gehegten, aber verzehlich geäußerten Wunsch zu erfüllen und bei einem Müller zu Erlernung des Berüfes unterzubringen. — Thatsache ist, daß er, der Schuldige, es war, der die Seinigen zuerst auf den Brand aufmerksam machte.

Bedenft man, sagt das Urtheil, daß der Beflagte zur Zeit der Saupthandlung wenig über 14 Jahre alt gemefen, daß derfelben fein Affeft, etwa Streit mit Eltern oder Beschwiftern ober erlittene Buchtigung vorausgegangen mar, und daß überhaupt feine bestimmten Grunde die Annahme unterftuben, es habe derfelbe aus andern Motiven, als dem vorgegebenen, das elterliche haus angegundet, fo muß gerechter Weise diese feine Bertheidigung nicht un= berücksichtigt bleiben, mo es fich handelt, den Grad feiner Burechnungsfähigkeit zu bestimmen; denn unftreitig mar es, abgefeben von der moralischen Bedeutung der Sache, ein übelgewähltes, von Beschränktheit zeugendes Mittel, ein Saus zu verbrennen, um dadurch die Eltern zu bestimmen, ihn als Lehrjungen irgendwo unterjubringen. Gine geringe Berftandebreife hatte ihn fchnell jur Ginficht bringen muffen, daß noch andere, zuverläßigere und weit weniger folgenwichtige Mittel ibn feinen 3med erreichen laffen fönnten.

Die Strafe ging auf vierjährige Verwahrung in der 3mangs= arbeitsanstalt zu Thorberg (Bern).

Spruch des Großen Rathes von Appenzell U.R. vom Jahr 1855 (Directe Mittheilung.)

IV. Strafproceß.

74. Begehungs. und Wohnort.

E. K. von Basel, 19 Jahre alt, Ladenjungfer, wohnhaft in Basel, entwendete in zweimalen einer Bekannten in Bottmingen (Baselland), wo sie gastfreundlich aufgenommen war, Gold im Gesammtwerth von Fr. 265 aus einer unverschlossenen Kommode und entfernte sich damit.

Das Criminalgericht von Baselftadt erachtete, es falle dieser Diebstahl unter seine Competenz, da die Angeklagte zur Zeit des

Diebstahls ihren Wohnsit in Basel gehabt habe und da in Ermanglung von gesethlichen Bestimmungen über die Competenz im Eriminalgeseth die im § 78 des correctionellen Gesethes enthaltenen Grundsähe") als maßgebend muffen angesehen werden.

Spruch des Criminalgerichtes Basel vom 15. Juli 1857. (Kantonsblatt von Baselstadt 1857. II. 23 f.)

75. Buftandigfeit durch Busammenhang.

Alois Wenzler von Frittlingen (Wurttemberg) Zimmergeselle, stahl in Hohenklingen bei Stein (Kant. Schaffhausen) am 21. April 1855 mit seinem Reisegefährten Michael Traum, Schneidergeselle, eine Uhr im Werth von Fr. 14, und sodann in gleicher Begleitung dem Christian Böhle auf dem Stukerhof, bad. Bezirksamts Nadolfzell, Effecten im Werth von Fr. 8.

Beide wurden für beide Diebstähle in Schaffhausen beurtheilt, weil bezüglich der Abwandlung des durch den Wenzler auf dem Stuterhof, Amts Radolfzell, verübten Diebstahls zu berücksichtigen ift, daß dieser Fall hierorts vollständig untersucht worden und spruchreif ist, daß dieser Fall daher nach bisheriger Prazis accessorisch mit dem im hießen Kanton verübten hierorts zu bestrafen ist, zumal eine Ueberweisung dieses Falles an das großt, badische Bezirtsamt Radolfzell deßhalb unstatthaft wäre, weil der Hehler Traum hierorts weit früher der Gefangenschaft entlassen werden wird, als der Wenzler, der Dieb selbst."

Spruch bes Kantonsgerichts Schaffhausen vom 20. Juni 1855. (Amteblatt für den Kant. Schaffhausen. 1855. n. 29.)

76. Simulation des Klägers.

Barbara Leupp geb. Tanner, von Siblingen (Schaffhausen) beschuldigte den Melchior Müller, Bauer, von ebenda, sie am 5. März 1849 in Folge Wortwechsels mißhandelt und durch herumsfnieen auf dem Unterleibe und durch mehrere schwere Streiche mit

beurtheilen alle Vergehen, welche unter hiefiger Gerichtsbarkeit vorfallen und ebenso diejenigen Vergehen, welche auswärts von Personen verübt worden sind, die in dem hiesigen Kanton zur Zeit des Vergehens ihren Wohnsit hatten, wenn nicht schon auswärts ein Urtheil ergangen ift. Bei solchen auswärts verübten Vergehen tritt aber nur dann Untersuchung ein, wenn von Seite der Betheiligten oder ihrer Obrigseit hierorts Klage eingeführt wird.

einem Auhjoch gefährlich mighandelt zu haben, fo daß fie ganger fieben Sahre lang frant gelegen.

Nach längerer Untersuchung wurde am 17. Juli 1850 die Klägerin lestinstanzlich abgewiesen, da der Fall nicht als strafrechtlich verfolgbar begründet worden sei, auf nachdrückliche Verwendung des Pfarramts und der Klägerin sowie ihres Chemannes jedoch in Folge Veschlusses des Großen Nathes (22. März 1852) der Strafproces wieder aufgenommen.

Der Seugenbeweis ergab keine Gewißheit derartiger Mißhand= lungen. Ueber den Zustand der Klägerin wurden im Verlauf der Untersuchung mehrere Prüfungen vorgenommen, aus welchen sich ergiebt, daß

- 1. der verstorbene Bezirksarzt Bächtold von Schleitheim, welscher die Civilklägerin zuerst und längere Zeit behandelt hat, durch Gutachten vom 7. Juni 1849 die Krankheit derselben als eine Leberassektion und als deren Ursache die zufolge Gemüthsaufregung bei dem am 5. März zuvor stattgehabten Vorfall eingetretene Unterdrückung der menses bezeichnet und baldige Heilung in Aussicht stellt, später aber derselbe Arzt in gemeinschaftlicher Behandlung der Patientin mit Med. Dr. Bringolf in Schaffhausen und im Anschluß an die von dem Lettern ausgesprochene Ansicht laut einem Gutachten vom 19. September desselben Jahres aus den Krankheitsssymptomen auf eine vorangegangene schwere Mißhandlung der Civilsslägerin schließt, mithin bei der Unselbschändigkeit und dem Selbstwiderspruche dieses Experten das von demselben abgegebene Gutsachten als unerheblich in sich selbst zerfällt;
- 2. sich als Beweis für den objektiven Thatbestand des Berbrechens vorzugsweise auf das Collectivgutachten des außerordentlich einberusenen Experten-Collegiums (ergänzter Sanitätsrath) vom 2. Juli 1852, welches in Nebereinstimmung mit dem Fundberichte des Herrn Dr. Bringolf vom 10. November 1849 den Krankheitszustand der Leupp als direkte Folge erlittener Mishandlung erklärt, berusen wird, allein auch diesem Gutachten die innere Zuverlässigfeit abgeht, und in Bezug auf dieses Gutachten Mängel zu Tage treten, welche in die Nichtigkeit desselben und namentlich des daraus gezogenen Schlusses erhebliche Zweisel sehen lassen, indem
- a) das Gutachten lediglich von einem einzelnen Mitgliede, Med. Dr. Frey in Schaffhausen abgefaßt und unterzeichnet ift, und vor der Absendung nicht der Bestätigung des Collegiums unterstellt zu sein scheint, was namentlich daraus hervorgeht, daß eine im Verlause der Untersuchung nachträglich abgegebene Erstärung eines Mitgliedes, Med. Dr. Freuler von Schaffhausen, dahin geht, "er würde dem vorliegenden Wortlaute des Gutsachtens nie beigetreten sein, da er nur die Folgerung aufgestellt

- habe, es fonne, nicht aber es muffe der Krankheitszustand der Leupp von einer erlittenen Mighandlung herrühren."
- b) von dem Collegium zwei Mitglieder, nämlich Med. Dr. Freuler und Med. Dr. Fren behufs Untersuchung der Leupp nach Siblingen abgeordnet worden sind, und diese in ihrem Fundbericht das Leiden der Kranken lediglich als Hyfterie bezeichnen, während das Experten-Collegium in Uebereinstimmung mit der Expertise des Med. Dr Bringolf und dem spätern Gutachten des Bezirkarztes Bächtold eine Leberaffettion annimmt, die benannten beiden Nerzte aber bei ihrer nachträglich stattgefundenen Einvernahme nicht im Falle sind, den aus ihrer Conclusion auf Hysterie gegenüber der von dem Collegium angenommenen Leberaffettion für den Nichter sich ergebenden Widerspruch genügend zu lösen;
- 3. entgegen den bisher erwähnten ärztlichen Gutachten durch den Fundbericht des Med. Dr. Müller in Reunfirch dd. 15. Rovember 1849, welcher die Patientin nicht erft, wie die meisten übrigen Aerzte, längere Zeit nach ihrer Erfrankung oder aber gar nicht gesehen, sondern gleich im Anfang zu derselben berusen worden ist, die Krankheit der Leupp als eine sehr unerhebliche bezeichnet, und selbst auf die Möglichkeit vorhandener Simulation hingedeutet wird;
- 4. das Obergutachten der medicinischen Fakultät Zürich vom 24. Dezember 1853 sich zu den Ansichten des Müller'schen Fundsberichtes vorzugsweise hinneigt, und sich dahin ausspricht, daß die Krantheit der Barbara Leupp höchst wahrscheinlich ihren Grund nicht in einer Mißhandlung habe, es aber überhaupt nicht möglich sei, nach einer halbjährigen resp. dreijährigen Dauer einer Krantheit den Grund ihrer Entstehung sicher auszumitteln;
- 5. das nachträglich einverlangte Gutachten von Med. Dr. Oschwald in Thangen auf Grundlage der bisherigen Gutachten und Fundberichte das Wesen der Krankheit der Leupp in Hysterie erblickt, sich aber zugleich für die Wahrscheinlichkeit der von Dr. Müller vermutheten Simulation erklärt, und auf die Zweckmäßigkeit einer nochmaligen Untersuchung des psychischen und somatischen Zustandes der Kranken hinweist;
- 6. daß nun im lettinstanzlichen Verfahren das Gutachten eines mit der bisherigen Sachlage nicht betrauten Experten Med. Dr. Eduard Surter von Schaffhausen gerichtlich einverlangt, und derselbe ohne Gestattung vorheriger Afteneinsicht mit der psichtschen und somatischen Untersuchung der Barbara Leupp beauftragt worden ift, der Fundbericht dieses Experten aber dahin geht:
 - 1) Die Leupp fei psnchisch gefund.
 - 2) Dieselbe fei somatisch nicht gefund, ihr Krantsein rühre aber

nicht von einer Mighandlung ber, sondern fei die Folge ihres jahrelangen Bettliegens.

- 3) Die Leupp leide nicht an einer Leberverhartung.
- 7. Daß dieses Gutachten sich auf eine sorgfältige, praktische und wissenschaftliche Brüfung des Krankheitszustandes der Leupp, sodann aber namentlich auch auf die von dem Experten zuerst für sich erlangte, dann aber auch durch Zuzug einer amtlichen Urkunds. person, Verhörrichter v. Waldkirch, festgestellte Ueberzeugung stüht, daß die Barbara Leupp durch jahrelange Verstellung und durch römmelnde Gaukelei sowohl ihren Seelsorger als auch die Vehörde getäuscht, den Schein eines an ihr verübten schweren Unrechts und damit auch das weitere Strafversahren gegen den Angeklagten hervorgerufen, sich selbst aber durch die mehrere Jahre hindurch abgespielte Krankheitsrolle in einen allgemeinen Schwächezustand selbst- verschuldet hinein versett habe;
- 8. daß somit die schon in den frühern Gutachten einzelner Sachfundiger ausgesprochene Vermuthung der Simulation auf Seite der Civilflägerin zur positiven Thatsache erhoben, und es dem letten Experten durch ein fluges Eingehen auf die Krankheitsvorspiegelungen der Leupp gelungen ift, die Wahrheit zu Tage zu fördern und die Civilflägerin im Wege des Krankenegamens vollständig zu entlarven, indem in dieser Beziehung sich ergibt:
- a) daß der Experte Dr. hurter bei feinen Ginzelnbefuchen fowie in Begenwart des amilichen Beugen verschiedene Fragen ohne physiologischen Grund und Zusammenhang - dagegen aber lediglich auf die Erforschung der Wahrheit berechnet - an die Leupp gestellt, und diese im Bertrauen auf die anscheinende Leichtgläubigkeit des Arztes und offenbar in der Meinung, nun= mehr den Glauben an ihre Leiden vollends ju bestärfen, auf die an sie gerichteten Fragen die unsinnigsten, lügenhaftesten Ungaben über ihre Krankheit gemacht und Beispielshalber unter Anderm behauptet hat, "auf den sie sehr häusig befallenden Suften folge jedesmal Erbrechen, der Auswurf sei gelblich, und werde, wenn er eine Zeitlang gestanden habe, schwarz wie Tinte, während des Erbrechens empfinde fie Schmerzen in den Fingerspipen und zwar einzig auf der Ragelfläche, ebenso gleichzeitig auch auf dem Rasenrucken, am rechten obern Augenlied, an der untern Bungenflache; im Weitern verfpure fie dabei ein guden des rechten obern Backenzahns, Brennen des linken Ohrläppe chens, und der rechten großen Behe; mit ihrem Stuhlgang gehe zuweilen auch Milch oder wenigstens eine milchähnliche Flufsiafeit ab u. f. w.;
- b) daß die Leupp ihre Untworten auf die an fie gestellten Fragen mit vollftändigem und flarem Bewußtsein abgegeben, und die-

felben bei Besprechung der verschiedenen Dertlichkeiten des Schmerzes immer mit schmerzlichem Wimmern begleitet, dieses aber sofort jedesmal aufgehört hat, wenn die Rede auf einen andern Gegenstand gelenkt worden ist;

c) daß der vollständigfte Beweis für die Simulation der Barbara Leupp dadurch erbracht ift, daß dieselbe in Gegenwart der amtlichen Zeugen mabrend des Berlaufs von anderthalb Stunden ihre Berftellungsfunfte in fortgesettem selbftftandigem Sandeln geubt, und fich in den absurdeften Manipulationen und dem grotesteften Bebardenspiel, wie fie dieg aus den von dem Urste an fie gerichteten Fragen oder feinem Begleiter halblaut bingeworfenen Bemerkungen behufs Begrundung des Glaubens an ihre vorgeblichen schweren Leiden für nothwendig erachtete, nämlich in anhaltendem Auswerfen der Sande und Fuße, Bergerrung der Besichtsmuskeln, Sin- und Serschnellen des Korpers, farrem Ausstreden der Extremitäten, erfünstelter Bewuftlofigfeit, Ginbohren des Ropfes in die Riffen, Anirschen mit den Bahnen u. f. w. unter Wimmern und Wehflagen fich eigentlich erschöpft und endlich am Schluffe des Kranteneramens auf die Bemerfung des Argtes gegen feinen Begleiter, "bag menn die Krankheit der Leupp ihren Sohepunkt erreicht habe, fich diefe Frau ihr felbft unbewußt an der Rafenfpite faffen merde," noch mit diefem Sandgriffe ihr grelles Spiel beendigt fei.

Freisprechung des Angeflagten, Berfällung des Fiscus in die Roften und Ginschreiten gegen die Kläger mar die Folge.

Spruch des Obergerichtes von Schaffhausen vom 7. Febr. 1856. (Amtsblatt von Schaffhausen 1856. n. 15.)

77. Fragestellung an die Geschwornen. Erheblichkeit.

M. war wegen abus de confiance unter erschwerenden Umständen vom correctionellen Gericht erster Instanz zu zwei Jahren Saft verurtheilt worden, weil dieser abus de confiance eine Ersparnißcasse traf, welche eine Einrichtung zu öffentlichem Wohl (établissement de bienfaisance) sei.

Gegen diesen Spruch des correctionellen Gerichts wurde Cassation eingelegt, weil aus den Aussagen der Geschwornen nicht hervorgehe, daß die Ersparniscasse eine wohlthätige Anstalt und die Strafe also unter erschwerenden Umständen anwendbar sei.

Der Cassationshof von Waadt erfannte hierauf attendu que la question de savoir si la Caisse d'épargne de *** est un établissement de biensaisance n'a pas été posée au jury.

Attendu que la circonstance que le délit d'abus de confiance a

été commis au préjudice d'un établissement de bienfaisance est prévue à l'art. 287 du code pénal, qu'elle est une eirconstance aggravante de la peine conformément au dit article et à l'art. 288.

Attendu que conformément au prescrit de l'art. 382 du code de procédure pénale, il appartient au jury et non à la cour correctionnelle de résoudre la question d'existence du délit avec telle circonstante aggravante.

Attendu dès lors que la cour correctionnelle n'a pu décider que la Caisse d'épargne est un établissement de bienfaisance.

Attendu, en outre, que cette caisse ne saurait être envisagée que comme établissement constitué essentiellement en vue d'intérêts économiques et d'utilité publique, et ne présente pas le caractère exclusif d'une fondation en vue de bienfaisance.

Attendu dès lors qu'il y a lieu de retrancher de l'appréciation du délit, faite par la cour correctionnelle, la circonstance aggravante susmentionnée et l'application des articles 287 et 288 du code pénal.

La cour de cassation pénale, à la majorité absolue des suffrages, admet le moyen exprimé au recours.

Mais attendu que l'admission du recours par ce moyen ne donne pas à la cour la faculté de revenir sur l'application des autres dispositions de la loi pénale, soit des articles 283, 284, 285 et 286 du code pénal appliqués par le jugement, puisque la cour correctionnelle en prononçant la peine de deux années de réclusion est demeurée dans les limites de sa compétence et que la cour de cassation ne peut connaître quelle a été l'influence de la prise en considération de la circonstance aggravante dans la détermination de cette peine;

Qu'au surplus, si la cour de cassation était appelée à faire de nouveau l'application d'une peine au délit susmentionné d'abus de confiance de l'accusé ***, elle ne prononcerait pas une réduction de la peine statuée par la correctionnelle.

En conséquence, la cour de cassation maintient le jugement du tribunal.

Spruch des Cassationshofs von Waadt vom 12. Jan. 1857. (Journal des tribunaux. 1857. n. 3.)

Berichtigung.

S. 118 3. 14, statt Mitschuldnerin lies Mitschuldiger.